

Toujours *seules*

(par)

Julie Mandart



CORREM

« 199. Car souhaiter oublier combien vous avez aimé
quelqu'un – et puis l'oublier pour de bon – peut parfois
ressembler au massacre d'un oiseau magnifique qui, par grâce
uniquement, a élu votre coeur pour en faire son nid. Il paraît
que cette douleur peut en quelque sorte être convertie en
acceptant "l'impermanence fondamentale de toute chose".
Cette acceptation me dérouté : à certains moments, c'est un
acte volontaire ; à d'autres, une capitulation. J'oscille souvent
entre les deux (mal de mer). »
Maggie Nelson, *Bleuets*

« Il y a des êtres qui sont submergés par la réalité des autres,
leur façon de parler, de croiser les jambes, d'allumer une
cigarette. Englués dans la présence des autres. »
Annie Ernaux, *Mémoire de fille*

Julie Mandart
M2 CORREM
Sorbonne Université-Asford, 2024.

Aide à la conception graphique et à la mise en page :
Louise Clément et Marguerite Desvignes.

© Logo CORREM: Ana Ebsen.
© Citations:
Maggie Nelson, *Bleuets* (traduit de l'anglais par Céline Leroy),
Éditions du Sous-sol, 2019.
Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, Gallimard, 2016.

PROLOGUE

C'est un après-midi du mois d'août. Caniculaire. Une journée de plus au milieu de l'été qui s'étend. Vous êtes toutes les deux allongées sur vos serviettes, vos corps offerts au soleil, attentives aux moindres rumeurs malgré votre apparente somnolence. Tout le camping s'est entassé à la piscine, les plages sont fermées aujourd'hui à cause des algues toxiques qui polluent les océans. Alors, vous êtes forcées de partager votre territoire. Chacune à un bout de la dalle de béton qui entoure le bassin d'eau. Au milieu des familles, des enfants qui hurlent et des retraités qui dorment. Ça pourrait être le début d'un film. Mais vous ne vous regardez pas.

Vous vous appliquez à marquer entre vous une distance que personne d'autre ne distingue. Vous vous ressemblez pourtant, deux adolescentes, habillées presque pareil, avec les mêmes expressions, les mêmes rêves. Vous renvoyez aux autres ce que vous cherchez à atteindre : une forme d'inaccessible.

Vous vous appelez Jade, et Léna, vous vous connaissez de loin même si vos corps prétendent le contraire. Vous habitez l'est de Paris, avez fréquenté le même lycée, les mêmes cafés, les mêmes gens. Vous savez où a grandi l'autre et quelles sont ses faiblesses, ses peurs, ses tocs. Vous vous êtes observées pendant trois ans comme tous le font, dans la cour pen-

dant les pauses clopes, sur les tables immenses de la cantine, dans les couloirs que vous partagez entre deux récréations.

Vous faites partie de ce qui, à vos âges, représente l'entièreté du monde : deux groupes différents. Ils se partagent le territoire, eux aussi. À l'ancienne. La rue du lycée, les deux cafés qui l'entourent, la place de la République, puis les arrondissements, les stations de métro. Tout est codé. Votre environnement fait déjà partie de ce que vous deviendrez. Si on voulait schématiser, on dirait : des artistes, de ton côté. Des financiers, du côté de Léna. Évidemment, c'est bien plus complexe, on ne s'arrête pas à sa filière de bac, et puis la vie vous mènera sur des routes tangibles. N'empêche que. À dix-sept ans, c'est ça qui vous définit. La L et la ES, les codes qui leur sont associés. Et vous êtes fières d'en faire partie. Vous pensez naïvement que quelque chose de charnière se joue dans ces années-là, entre vos quinze et vos vingt ans, dans votre capacité d'adaptation, dans votre manière de juger ceux qui n'appartiennent pas à vos clans, dans votre besoin de faire partie du groupe. Vous avez raison.

Comme tous les gens de votre âge, vous savez que ce que vous reflétez importe plus que ce que vous êtes vraiment. Ce qui compte, c'est de plaire, sans cesse. Vous avez des gestes automatiques, des mots qui vous habitent alors que vous ne les avez jamais prononcés, des manières de coiffer vos cheveux et des vêtements uniformisés. Vous êtes aliénées et consentantes, vous cherchez une armure. Quelque chose qui vous protégerait de la vie. Vous faites semblant tant que ça fonctionnera pour se sauver. Vous avez compris que c'est là que les choses sérieuses commencent. Vous jouez votre rôle. On verra plus tard, pour l'indépendance. Pour la liberté. Ce qui vous grise, c'est de vous sentir puissantes. De savoir que vous êtes attendues quelque part. Même si c'est factice. Vous échappez à la solitude.

Vous n'êtes pas amies, donc.

Mais l'année de terminale vient de finir, et avec elle les hiérarchies du lycée. Comme un pied de nez du destin, vous vous retrouvez cet été à passer vos vacances au même endroit. C'est un camping des Landes, au milieu des pins. Un peu éloigné des plages océanes, à mi-chemin du lac. On y trouve tout ce qui fait le camping, le bloc formé par les douches et les sanitaires, le coin vaisselle, les machines à laver, l'épicerie. À l'accueil, le nom des proprios et l'annonce FRITES TOUS LES JEUJES collée sur une pancarte, signe de l'afflux des populations belges et allemandes dans cette partie de la région. Derrière, les emplacements. Des mobile homes, des camping-cars, des caravanes et des tentes. Des familles, des couples. Des retraités surtout, avec leurs petits-enfants à charge. Mais aussi des gens de votre âge, des garçons en majorité, qui se déplacent en vélo d'un bout à l'autre du camping, opérant de grands dérapages quand ils arrivent sur le lieu de leur destination, crânant en position de danseuse sur les routes de sable qui jalonnent le terrain. D'autres, un peu plus âgés, seuls au monde, vingt ou vingt-cinq ans, partis en vacances ensemble pour deux semaines avant de reprendre leurs études ou leurs jobs précaires. Des jeunes adultes qui représentent encore l'inconnu.

Un terrain de pétanque, des tables de pique-nique. Une piscine aussi alors que la mer est à quinze minutes de vélo, l'océan

et ses plages immenses, les rouleaux bleus et salés. Une piscine où les personnes âgées sont reines. La quiétude, l'eau turquoise et chlorée, les chaises longues en plastique sur lesquelles faire ses mots croisés après la sieste. Les petits apprennent à nager, le toboggan rouge planté au milieu du bassin avec à peine un mètre d'eau, histoire que la direction ne se retrouve pas avec des vieux ou des bébés noyés. Personne n'y va, à la piscine, quand on a dix-sept ans et qu'on veut vivre, l'été.

Il y a les pins, surtout. Les pins immenses, qui dessinent des motifs dans le ciel. Ils servent à retenir la dune, le sable, protéger l'écosystème. Les pins guerriers, essentiels. Il est interdit de les couper, de leur écrire dessus. Personne ne rigole avec ça dans le coin. Il est arrivé plusieurs fois que les forêts mal entretenues des alentours n'arrivent pas à bloquer les tempêtes, les habitations se retrouvaient envahies de sable, la dune perdait de sa hauteur, tout menaçait. Les feux aussi, c'est arrivé. Ça sent la résine, sur certaines tentes on observe même des coulées, tombées durant la nuit. Certains s'en plaignent mais c'est à prendre ou à laisser, on ne touche pas à la forêt.

Léna y vient depuis petite, dans ce camping, avec ses grands-parents. Elle a grandi là, dans la poussière de sable et les aiguilles de pin. Elle a connu les fêtes du village d'à côté, les mouclades les soirs de match, les feux d'artifice du 15 août et le goût des huîtres sauvages avant même de savoir marcher. Elle a appris à nager entre le lac et l'océan. Elle est une fille d'ici, même si bientôt, elle ne viendra plus. De toute façon, ce n'est plus pareil depuis que son grand-père n'est plus là.

Elle reste. Mais ça fait deux étés qu'elle ne suit plus systématiquement ses amis du camping dans leurs sorties. Ceux

qu'elle ne voit que l'été, dont elle ne s'approcherait pas à Paris. Ceux, pourtant, avec qui elle a tout appris. Les premières cuites, les premiers baisers, les premières blessures. Toute sa vie l'été, c'était leurs corps et leurs voix, leur présence partout, la vie en bande. Les bières trop chaudes, les premières clopes, les parties de pétanque à 22 heures sous les lumières criardes, les courses de vélo, les soirées mousse, les randos avec les parents des uns et des autres. Ils étaient sa famille. Et puis, tout a changé. Ce n'est pas eux, c'est Léna.

Elle les juge, malgré elle. Ils ont des attitudes que ses amis parisiens récuse. Elle se sent partagée entre l'enfance et l'adolescence, entre ce qu'elle est et ce qu'il conviendrait qu'elle soit. Qu'elle devienne. Elle vit au centre du tiraillement. Elle qui ira en prépa littéraire, l'année prochaine, une hypokhâgne, comme elle en a rêvé, laissera derrière elle les statistiques et l'économie. Que peuvent-ils bien comprendre de ça, eux qui finiront au mieux serveurs dans des fast-foods pour les garçons et assistantes médicales pour les filles.

Ce jour-là, ils sont allés au lac. Léna n'est pas venue avec eux. Elle aurait dû. C'est ça qu'elle se dit, allongée sur le dos, avec les pointes granuleuses du béton qui ressortent sous sa serviette et l'empêchent de dormir. Elle est arrivée trop tard pour obtenir un transat. Ça la tend, le bruit autour, la sensation d'inconfort, elle n'arrive à rien faire avec les gosses qui hurlent partout et le flux ininterrompu de gens qui entrent et sortent de l'eau. Elle s'énerve toute seule, entre deux éclaboussures sur le bord de la piscine où personne ne fait attention à elle.

*

Sauf toi, à l'autre bout de la dalle. Tu es là depuis une heure environ, par terre, toi aussi. Mais Léna ne peut pas te regarder ou bouger dans ta direction, ce serait se trahir, avouer ce

qu'elle ressent depuis le début. Ce serait dire *je t'ai vue, je te reconnais*. Baisser la garde la première. *Qu'est-ce qu'elle fout là putain*, elle a pensé en posant sa serviette tout à l'heure. De tous les campings de la région, il a fallu que ça tombe sur toi.

Bien sûr qu'elle te connaît. Vous vous êtes toisées de loin, souvent, dans les couloirs du lycée, sur les quais bondés de la ligne 8 ou dans les bars alternatifs du 20^e arrondissement. Tu méprises ses potes, elle pareil. Vous êtes quittes.

Vous vous êtes croisées souvent donc, et observées aussi, en tentant de disparaître derrière vos écouteurs. Toutes les deux un peu fascinées par l'autre sans bien savoir pourquoi, toi, lui enviant sa nonchalance et ses amis, elle admirant ta grande gueule. Ça la change des interactions dans son groupe à elle, les débats sur le libéralisme économique, les soirées où personne n'ose se regarder dans les yeux, les nouveaux sneakers qu'il faut toujours avoir, rabaisser les autres pour se hisser sur le haut du podium, l'hypocrisie sourde et muette de ces liens que tu devines mais dont tu ne sais rien et que tu continues pourtant d'envier, au fond de toi.

Tu as arrêté de la fixer à travers tes lunettes de soleil, sorti ton livre de ton sac, changé de position sur ta serviette, tout ça en t'observant de l'extérieur, en faisant attention à ne pas révéler tes bourrelets ou ta maladresse. Finalement, tu t'es tortillée jusqu'à t'allonger sur le ventre, c'est plus sûr. Tu lis un pavé acheté juste pour mettre à distance la liste longue comme le bras d'ouvrages à lire pour la rentrée. Toi aussi, tu vas en prépa. Une prépa littéraire, rien qui ne contredise les attentes à ton sujet. Tu rentres dans le moule. Ton livre parle d'un groupe d'amis de ton âge, de leurs rêves, de leurs avenir. Ça t'aide à tenir le coup : il n'y a rien d'intéressant, dans ton été à toi.

Tu t'es demandé, en arrivant, si c'était bien elle. Sa tête te disait quelque chose et l'intuition s'est confirmée quand tu as entendu les petits du camping l'appeler par son nom. Tu n'as pas osé aller la voir par orgueil. Tu avais peur aussi. De ce qu'elle penserait de toi, en vacances dans ce camping des Landes, à l'autre bout de ce que vous êtes à Paris.

Pourtant, tu t'ennuies. Tu la regardes depuis tout à l'heure. Discrètement. Elle t'a toisée plusieurs fois. Tu hésites à envoyer des messages à tes amis à Paris, quelque chose qui dirait *Mia tu devineras jamais qui est assise à côté de moi à la piscine*. Tu ne le fais pas. Tu as laissé tes parents partir à l'océan, ça te laisse cinq heures à tuer seule, et tu te retiens de pleurer.

C'est la première année que tu viens ici, d'habitude tu vas un peu plus haut, une presqu'île en dessous de Bordeaux, la même maison depuis des années, vendue cet hiver à un promoteur immobilier. Alors, tu te retrouves coincée, là. Deux semaines à tirer avant de rejoindre Mia dans les alentours de Marseille. Ça aurait pu être pire. Mais tu n'oses pas aller vers les autres. Tu as vu le groupe, que Léna semble connaître, et d'un coup tu n'as plus su comment parler.

Depuis que Léna s'est étendue sur la dalle de la piscine tu te dis que, peut-être, elle pourrait t'aider à sortir de cette monotonie. Il y a quelque chose qui t'intimide dans ce que représente le camping. Dans les rituels, dans la manière dont les gens se parlent, s'invitent. Ils se connaissent tous. Les habitudes sont ancrées. Personne ne t'a expliqué pour les tours de vaisselle, pour la soirée frites du jeudi soir. Tu ne sais pas que le groupe de Léna n'est jamais là la journée, qu'ils se retrouvent au réveil vers 11 heures, avec les yeux collés à cause du coucher à 4 heures. Tu ne sais pas qu'ils enfilent un maillot, attrapent un bout de pain et grimpent directement sur leurs vélos, tant pis pour les retardataires que les rejoignent

dront plus tard. Il faut être initiée pour le savoir, et tu n'as pas les codes.

Tu la regardes, vous avez compris toutes les deux même si elle fait semblant de ne pas te voir, et tu sais que ça ne sera pas viable, deux semaines ici sans approcher les gens de ton âge. Donc, il va falloir lui parler, lancer une perche. Prendre sur toi. Ce qui te fait peur, ce n'est pas elle en soi. C'est ce qu'elle représente. C'est les gens qui l'entourent, à Paris, qui t'attirent autant qu'ils te répugnent, qui te rappellent trop ce que tu as été, toi aussi, il y a longtemps. Tu sais qu'aller lui parler, c'est te mettre en danger. C'est ouvrir les vannes à ce que tu réfrènes depuis des mois : l'envie, et la honte.

Ça a commencé au collège. Non pas qu'avant tu n'étais pas fascinée par les autres. Mais tu te débrouillais pour attirer les regards sur toi. Être au centre de la bande de copines. Être celle qui dirigeait les choses. Tu avais confiance en toi, tu ne sais pas bien d'où ça venait cette assurance, cette grande gueule, ce besoin de l'ouvrir en permanence. Tu as toujours été trop. Trop bavarde, trop bruyante, trop enthousiaste, trop colérique, trop naïve aussi. Ça a commencé au collège donc. Le sac à dos vert forêt. Les Converse rouges, les bras qui poussent plus vite que les jambes et que le reste du corps. Et les seins déjà là, depuis longtemps, les seins et les règles arrivées trop tôt. Tu ne te rappelles plus trop des gens qui t'entouraient tous les jours, quelques têtes oui, mais tous, impossible. Alice, tu t'en souviens. Le BlackBerry coulissant, les cheveux jusqu'aux hanches. Tu te souviens de la regarder en douce dans la cour. Tu avais décidé qu'un jour tu te rendrais indispensable. Tu as réussi. Ce qui te revient, en vrac, c'est le groupe de filles après. Le groupe, et toi qui te demandais comment ça pouvait marcher. Tu n'étais pas des leurs, ça se voyait comme le nez au milieu de la figure,

mais tu as continué. Tu copiais tout. Tu laissais traîner tes oreilles. Les histoires de famille compliquées, les premiers flirts, la couleur des strings achetés en cachette chez H&M, les soldes rue de Rivoli, le crayon noir dans les yeux, les dou-dounes Bel-Air, les sacs à paillettes.

C'était ça, le début de ton obsession de l'amitié. C'est à partir de là que ça a merdé, doucement. Tu t'es construite au travers de ces filles sans te rendre compte qu'elles t'envahissaient petit à petit. Ça t'a bouffée, depuis longtemps. Les yeux des autres. Et cette impossibilité chronique à t'en défaire.

L'année dernière, tu t'es dit que ça suffisait. Elle s'appelait Rose, tu ne vivais que pour elle. Et puis un jour elle en a choisi une autre, et tu t'es retrouvée en larmes dans ta cuisine, muette de douleur, incapable de crier, incapable de demander des comptes. Ce jour-là, tu t'es dit que c'était fini. Fini l'absolu, fini les journées entières à attendre des messages qui ne viennent pas, fini les plans annulés en dernière minute.

Depuis il y a Mia. Mia qui sait écouter vraiment, qui te dit quand tu fais de la merde et avec qui tu découvres une autre manière de voir l'amitié. Plus apaisée, plus solide. Tu comprends à ses côtés qu'aimer quelqu'un c'est lui offrir du temps. C'est arrêter de mentir. C'est autre chose que de faire semblant.

Tu te demandes ce qu'elle dirait, justement, Mia, dans cette situation-là. Elle n'aime pas le groupe de Léna. Ça vous est arrivé plusieurs fois, à la cantine ou dans la cour fumeurs, de les regarder faire leur petite démonstration de force. Mia détourne les yeux très vite, elle dit que *c'est nul*, elle passe à autre chose. Toi, ça t'hypnotise. Ça te ramène quelques années en arrière. Même si tu trouves ça dégueulasse, leur manière de se croire seuls au monde, même si tout va mieux depuis que tu n'en es plus. Ils t'attirent, tout le temps. Aller vers Léna, ce serait accepter de

lâcher prise. Ça te terrorise autant que ça t'excite. Et puis merde. C'est ridicule. Vous vous connaissez, elle ne va pas te mordre. Tu ne vas pas passer la semaine avec tes parents. Lève-toi.

Excuse-moi...

*

Vous vous parlez, depuis quelques minutes. Tu as été chercher tes affaires pour les ramener près de celles de Léna. Vos jambes pendent dans le bleu de la piscine, vous regardez droit devant vous, comme pour éviter de trop réaliser ce qui est en train d'arriver, comme pour retarder les sourires qui prennent place, doucement sur vos visages. Vous vous entendez bien.

Dans votre dialogue, il y a ce lycée que vous vous apprêtez à laisser derrière vous, vos amis, votre impression de faire vraiment partie du monde depuis ces deux dernières années. Et puis l'élection présidentielle, les manif contre la loi Travail, l'effervescence dans les rues, République comme centre du monde, le mouvement Nuit Debout, les attentats aussi il y a deux ans et comment ça vous a marquées, à seize ans.

Vous abandonnez peu à peu la pudeur et la méfiance qui étaient les vôtres quelques heures auparavant. Bien sûr, vous omettez de mentionner les détails embarrassants, vous vous valorisez, vous réécrivez quelques anecdotes pour qu'elles soient plus drôles, plus vraies; bien sûr que vous mentez un peu, peut-être même inconsciemment, parce que vous avez en face de vous à la fois une alliée et une ennemie.

N'empêche que. Quelque chose est en train de se créer. Vous l'avez su dès que tu as posé tes cuisses à côté de celles de Léna. Il y a un courant qui passe entre vous, une électricité, comme un autre langage que vous seriez les seules à comprendre.

C'est aussi bête que ça.

*

Ça va très vite. Les premiers jours, c'est la découverte qui vous maintient ensemble. Elle t'emmène dans la petite ville du coin, vous riez devant les vitrines des magasins pour touristes, hésitez devant les parfums de glace, avalez des cornets entiers en regardant, allongées sur vos serviettes, les surfeurs se débattre avec les vagues. Le soir, vous rentrez avec la peau dorée et tendue de sel, continuez votre conversation dans la queue des douches, les serviettes dans une main, la trousse de toilette et la bouteille de shampoing dans l'autre, riant de ce que les autres ne peuvent pas saisir, vous croyant seules au monde et l'imposant autour. Devant les miroirs embués, à la sortie de la douche, vous discutez de la soirée à venir avec ceux que tu ne connais pas encore vraiment, dont tu commences tout juste à retenir les noms. Vous ne pensez qu'à ça pendant le repas, à ça et à comment vous réussirez à rentrer en retard sans vous faire prendre. Vous inventez des stratagèmes pour faire le moins de bruit possible : laisser la tente ouverte pour éviter le crissement de la fermeture éclair, enlever vos chaussures avant d'arriver vers l'emplacement, et il est bien sûr interdit de se parler avant de s'être enroulées dans vos duvets respectifs.

Évidemment, vous vous appréhendez. Il y a l'amitié qui se crée et la peur qui lui est associée. Vous avez découvert qu'à la rentrée, vous seriez dans la même classe d'hypokhâgne, dans un lycée au cœur du 13^e arrondissement. Que vous ne vous quitterez donc pas, après le camping, et qu'il faudra composer avec la vie parisienne. Vous faites semblant de ne pas y penser. Pourtant, certains jours, à la plage, vous vous demandez l'une et l'autre si ça sera viable, à Paris, cette relation-là. Les réactions de vos amis, la peur de la moquerie.

Parfois c'est plus facile de rejoindre le groupe, de se laisser porter. Vous évitez les questions qui vous embarrassent quand vous n'êtes que toutes les deux. Les autres ne savent

pas que vous vous connaissez d'avant, que vous venez du même lycée. Ils t'ont intégrée très vite, heureux de récupérer Léna par la même occasion. Léna qui recommence à les suivre partout. Pendant deux semaines vous allez tous ensemble à l'océan, au lac, au village. On dirait une tribu quand vous débarquez, tous les neuf sur la plage. Parfois vous rejoignez les groupes des campings des alentours. Vous faites des parties de beach-volley quand la nuit se met à tomber, des feux de camp au milieu des dunes, vous dansez sur le son grésillant des enceintes.

Mais le plus souvent, vous préférez rester entre vous, dans une forme de masse indistincte. Vous passez des journées entières ensemble, vous mangez les tupperwares du repas de la veille, vos peaux deviennent rouges ou dorées, vous vous appropriez l'espace comme si la plage vous appartenait. De temps en temps, vous matez les autres. Tu observes, tu apprends un autre genre de façade, ça te bouscule autant que ça te plaît, sans pour autant que tu saches bien quoi faire de ton corps. Sexuellement, on peut faire croire ce qu'on veut aux autres. C'est grisant.

Tu penses parfois à ce que doivent se dire les gens à côté de vous, en vous regardant sur la plage. Tu te sens vivre dans un film, ça pourrait être *Mektoub My Love* et tu as peur que ça s'arrête. Vous avez entre quinze et dix-huit ans et toute la vie devant vous, vous vivez de cannettes de bière, de plâtrées de pâtes et de fous rires dans la nuit. Vous avez pour vous la beauté et avec elle le désir, la fascination, l'envie. Même si de ton côté, ce désir peine à advenir. Même si tu n'arrives pas à débloquer tes envies, observant les attitudes sexualisées du groupe sans jamais réussir à y prendre part. Il y a un truc qui cloche chez toi, et tu as peur qu'ils le découvrent. Que Léna s'en rende compte. Justement parce qu'en te promenant avec

eux, dans les rues du village endormi ou sur les caillebotis, tu sens qu'ils ont le pouvoir. Ce que leurs corps disent d'eux, ce que leur beauté laisse à penser, cette jeunesse fantasmée, ils se l'approprient. Ils en font une arme. Et toi tu restes derrière, incapable d'autre chose que de les regarder.

Le soir, vous vous retrouvez sur les tables en bois derrière la piscine. Vers 22 heures, quand les repas en famille sont passés, que les parents vous laissent tranquilles. La nuit, c'est votre terrain de jeu. Avec Léna, vous enfiler des robes de soirée sous vos sweats, et toutes les quatre avec Adèle et Nina vous vous accroupissez sur le muret de la piscine, en bande, regardez les mecs faire des concours de shots. Vous repoussez les limites. Le goût sucré de l'alcool qui fait place à la nausée, l'âpreté du shit sur vos langues, et puis les bouches des uns et des autres embrassées au gré des paris. Les jeux du soir, les jeux d'alcool, les jeux interdits.

Les soirées ont un goût spécial, la vie d'adulte avant l'heure, vous dansez sur les tables, dans vos robes à paillettes, vous hurlez sur Dalida ou Céline Dion, vos verres à la main, tout devient possible, vous vous appropriez la nuit. Tu découvres Léna sous un nouvel angle, l'envies un peu de cette liberté qu'elle se donne, que tu n'arrives pas à t'offrir parce que tu es nouvelle ici, parce que tu es trop complexée aussi. Il t'avait semblé jusque-là que c'était quelque chose que vous partagiez, mais la nuit, elle se révèle autre. Électrisante, belle, désirable. Tout ce que, malgré toi, tu n'arrives pas à être. Vous rentrez ivres et hilares dans sa tente tôt le matin, longeant les bâtiments pour ne pas allumer les éclairages automatiques, les yeux brillants, vous vous écroulez l'une contre l'autre sur le matelas gonflable, épuisées, mais heureuses.

C'est la première fois que tu prends conscience à ce

point-là de ton corps, que tu n'arrives ni à comprendre ni à appréhender. Tu te sens devenue sexualisée sans arriver à te penser comme désirable. Alors, tu y vas doucement. Tu observes les nuques des garçons, Théo, Max, Vitto. Leurs dos quand ils partent se baigner, leurs muscles, la couleur de leurs peaux. C'est joli, ça te remue. Les filles aussi, tu les regardes. Pas seulement pour te comparer, leurs cheveux, leurs hanches, leurs ventres oui, mais aussi leurs courbes, leurs rires, leurs fossettes. Tu les trouves belles, plus que toi, impressionnée par la confiance qu'elles arrivent à feindre.

Avec Léna, vous jouez. Dans les vagues, surtout. Vous êtes liées par le vacarme des rouleaux qui s'écrasent sur le sable mouillé, par l'adrénaline du saut, par vos cuisses rougies par les chocs et l'eau salée qui dégouline de vos cheveux. Vous faites corps avec les vagues, vous buvez la tasse, vous communiquez sans parler dans le fracas de l'eau. Et vous riez, beaucoup. Vous ressortez ivres d'iode, lumineuses et vidées, tombant dans les bras l'une de l'autre, entamant le trajet en sens inverse pour retrouver vos serviettes. Et dans ces après-midi d'été, dans le secret de ces corps qui s'enlacent après les baignades, dans les plaisanteries des garçons sur le chemin de la plage, dans les massages faits à la crème solaire sur le dos de Léna, dans tout l'inconscient de ces gestes, vous sentez que quelque chose bouge, à l'intérieur de vous.

Tu commences à flirter doucement. Avec Vitto, surtout. Ses mains sur ta taille de temps à autre, quelques secondes seulement, qui font monter l'envie. Il est plus âgé que vous, il rentre en master à la rentrée. C'est l'inconnu et l'interdit, tu lui ouvres les portes et les refermes aussitôt, par peur. Jamais devant les autres. Vous vous retrouvez le soir, dans les allées désertes du camping, ou dans l'eau quand tout le monde dort sur le sable. Vous ne parlez pas vraiment. Vous vous cherchez surtout.

Physiquement. Tu ne peux pas t'en empêcher, l'amener à toi, le chercher sous l'eau, toucher sa peau. C'est la première fois que tu vis ça. Vous n'avez pas besoin de mots pour comprendre ce qui se joue dans vos bas-ventres. Tu tangles, entre ton désir qui naît enfin et les limites implicites que tu t'imposes, tu ris avec lui, tu le piques, tu le pincés, tu lui fais mal intentionnellement pour qu'il s'éloigne. Il te répond de la même manière, tout s'amplifie. Tu n'oses pas en parler à Léna. Tu as peur de te trahir, mais surtout peur de la blesser, sans bien comprendre d'où te vient cette appréhension. Tu l'as évoqué quelques fois sous la tente, pendant que vous vous coiffiez l'une l'autre, et dans les douches un soir en remontant ton short sur tes hanches pendant qu'elle s'habillait à côté de toi. Ta proximité avec elle est devenue abyssale, tu ne rentres plus à ton emplacement, vous ne faites qu'une et tu ne voudrais pas lui avouer que quelque chose se trame à l'intérieur de ton ventre. Quelque chose qui ne l'inclut pas. C'est la première fois que ça t'arrive, tu voudrais ne parler que de ça, mais tu ne le fais pas. Tu as trouvé une amie. Ça compte bien plus que le reste. Tu prends sur toi. Tu souris.

*

Et puis un soir, dans les douches du camping, des murmures, une voix que tu connais. Léna avec Vitto, au fond d'une des cabines. Et ses mots qui disent *tu sais, elle a quelqu'un, il faut que tu le saches*. Ses mots qui s'appliquent à te descendre, l'un après l'autre, *elle se sert de toi*, à te rabaisser, *tu la dégoûtes*, à te détruire, *oublie-la*. Ses mots qui cherchent à rompre ce début d'osmose qui n'existe même pas. Et lui qui ne dit rien ou presque, seulement des *ah* et des *t'es sûre*, lui qui tout d'un coup se laisse convaincre.

Pendant les vingt minutes que dure la conversation, tu restes tapie sous le jet d'eau brûlant et le néon grésillant à écouter les bribes. Tu voudrais sortir, ouvrir la porte d'un coup, et t'af-

firmer face à elle. Mais tu es nue. Littéralement nue devant sa méchanceté. Tu songes qu'après tout, tu ne la connais pas pour de vrai. Tu entends les hésitations dans sa voix à lui, les doutes, et les *n'importe quoi*, mais tu penses que déjà c'est fini. Tu ne fais pas le poids, sinon il ne douterait pas. Et ton corps que tu n'as cessé d'appivoiser durant les jours précédents d'un coup te paraît sale. Tu mords l'intérieur de tes joues pour te retenir de pleurer.

Le lendemain, tu es distante avec elle. Au fil des jours, dans les moments collectifs, tu t'écartes, tu retournes dormir sur l'emplacement de tes parents, jouant le jeu devant les autres, essayant de faire taire la voix dans ta tête qui te rappelle les jours d'école passés à t'effacer pour laisser d'autres filles prendre la lumière. Tu ne confrontes pas Vitto, tu ne cherches pas à faire d'histoires, déjà trop heureuse qu'il continue de s'intéresser à toi.

Un matin, au supermarché, Léna te parle de cette distance entre vous survenue d'un seul coup et qui la peine, elle dit que tu lui manques, elle demande pourquoi cette froideur d'un coup. Tu ne réponds pas, tu lui demandes quelle boîte de céréales elle préfère pour demain. Ça crie dans ta tête. Et pendant que Léna tente de revenir vers toi, tu coupes court à toute forme de conversation. Tu changes de rayon. Vous rentrez sans vous adresser la parole, dans la Mehari de sa grand-mère remplie des courses de la semaine, avec le soleil qui vous tape sur le crâne.

Le jour du départ, tu fais le tour des emplacements pour dire au revoir à tout le monde, embrasses les filles, rassembles les affaires laissées dans les tentes des uns et des autres, refermes ta valise, et décides d'ignorer Vitto pour éviter d'avoir à trop réfléchir. Et puis, tu dis au revoir à Léna, celle dont il t'est le plus difficile de te séparer, malgré tout. Vous marchez un peu

toutes les deux sur le chemin entre les emplacements, sans trop savoir quoi vous dire, taisant la trahison de la semaine d'avant, dans cette petite mélancolie des moments qui finissent. Il y a tes parents derrière qui râlent qu'il faut partir maintenant, qu'on en a pour huit heures de route minimum. Alors vous ne vous promettez rien, vous vous serrez juste l'une contre l'autre avant que la voiture ne démarre. Vous vous dites *à bientôt* comme on dit *au revoir*, sans promettre, sans imaginer. Vous savez bien qu'une fois cette portière refermée, il en sera fini du camping, de la vie nomade, du groupe, et de tout ce que vous avez partagé.

C'est après que ça vient. La rancœur. Dans les semaines qui suivent. La conversation des douches qui tourne, en boucle. Et l'impossibilité de maintenir le lien avec elle.

Et puis un matin de septembre tu l'as aperçue, Léna, sur le perron de ce lycée du 13^e arrondissement qui devenait le vôtre. Un peu perdue au milieu de la foule, encore plus bronzée qu'un mois auparavant. Tu as souri, en la reconnaissant de dos, son sac Freitag et ses Converse aux pieds. Tu l'as observée quelque temps, puis, au milieu de ces barres d'immeubles, au cœur de l'agitation heureuse propre aux rentrées des classes et aux recommencements, dans ce groupe de personnes agglutinées qui attendaient, comme vous, de savoir ce que leur réserverait cet endroit, tu l'as attrapée par la main.

Elle s'est tournée vers toi, tu as vu se dessiner un sourire franc entre ses fossettes, senti ses doigts se resserrer fermement sur les tiens, et tu as pensé que tu n'avais pas envie de vivre ce moment en étant séparée d'elle. Vous êtes entrées, l'une contre l'autre, la peur au creux du ventre, enfermées entre vos craintes et vos espoirs à l'aube de cette nouvelle année, laissant derrière vous le lycée et les bandes rivales, pour commencer une nouvelle route ensemble, à deux.

Léna demeurait ce parfait mélange entre la beauté et le clown, grande, un peu gauche, extrêmement souriante, assez timide pour l'instant. Elle avait coupé ses pointes, et portait une marinière bleu marine. Sur sa peau claire, c'était joli. Toi,

petite, joyeuse, bruyante, comme montée sur une pile électrique, tu réalisais que tu connaissais déjà, de vue, plusieurs personnes présentes, et prenait l'avantage sur Léna, pour la première fois.

Vous vous étiez manqué. Mais aucune ne se l'avouait. C'était comme rejouer la scène originelle de votre rencontre, sur une autre dalle de béton, sans piscine ni camping autour. Vous vous regardiez, discrètement, sans rien dire. Et il n'a suffi que de cet instant-là. Vous avez repris, un peu maladroitement, votre conversation d'il y a un mois, venant aux nouvelles, rattrapant les moments manqués, fébriles, joyeuses, empêtrées dans le sentiment d'être en train de vivre un moment marquant et contentes d'avoir chacune quelqu'un à qui se raccrocher au milieu de l'inconnu.

On aurait pu croire que c'était la vie qui décidait de vous redonner une chance, de vous remettre face à face. On aurait pu penser, à vous regarder évoluer au milieu de ceux qui deviendraient vos camarades, dans cette masse informe qui ne s'appelait pas encore une classe, que quelque chose d'immuable avait décidé qu'il fallait que vous ne vous quittiez pas. Que c'était écrit. Que ça durerait toujours.

C'était donner trop de pouvoir au destin.

Le premier jour de cours après la prérentrée, assise à côté de Léna, tu écoutes les profs qui se relaient, expliquant leurs programmes, distribuant des montagnes de photocopiés, vous répétant sans cesse que vous êtes là pour passer un concours dont beaucoup se moquent en réalité. Vous jouez le jeu.

C'est le début, ça vous impressionne, alors vous notez, religieusement, les listes de livres, les dates des devoirs sur tables, des exposés, des concours blancs sans réaliser qu'en cumulant toutes les matières vous aurez au minimum deux épreuves de quatre heures par semaine, sans compter les devoirs maisons, les interrogations orales, les lectures, les fiches, les khôlles. Autant dire que même si ça vous échappe encore, vous n'aurez plus aucune soirée de libre, d'ici un mois.

Pour l'instant tu t'en fous. Tu ne vois que l'étendue des choses qu'il te reste à explorer, et puis Léna se marre, elle fait des blagues, elle dit *Et alleeeeeez encore un!* dès qu'un prof rajoute un devoir à rendre à votre emploi du temps, elle l'inscrit dans son agenda puis elle ricane en disant qu'*on verra bien*, que *oh là là la flemme* et qu'*il faut s'amuser aussi un peu non ?* Elle est beaucoup plus consciente que toi du rythme que vont prendre vos vies, elle rigole pour tenter de s'en détacher un peu, de dédramatiser les airs sérieux et appuyés des profs qui disent *votre vie d'avant on s'en fout*, qui disent *ça ne m'intéresse pas de savoir combien vous avez eu au bac de français je m'en*

moque ça ne vaut plus rien, qui disent ici personne ne va vous faire de cadeaux, c'est autre chose que le lycée vous allez voir. Ils sont de cette génération qui pense que *les jeunes aujourd'hui de toute façon*, de ceux qui refusent de voir le monde tourner sans eux. Alors Léna continue de pouffer, et toi bientôt avec elle, après tout elle a raison, il faut dédramatiser, rien n'a encore commencé.

À la cantine, le midi, vous avez un laissez-passer, la priorité sur les lycéens et les collégiens de cet immense établissement, il n'y a souvent qu'une heure ou même une demi-heure de pré-vues sur vos emplois du temps pour manger, alors vous passez devant tout le monde, vous les presque adultes au milieu des enfants, ça fait drôle ce mélange, ça fait drôle, quelque part, d'être encore un peu au lycée.

L'après-midi, vous découvrez le grec, et toi qui pensais que ce serait plus facile que le latin, tu déchantes rapidement. Quand le cours de géographie termine, vos doigts engourdis, il est 17 heures et il fait encore chaud, c'est un mois de septembre aux allures de juin, et tu n'as pas envie de rentrer.

Vous sortez toutes les deux du lycée, un peu étourdies par la journée qui vient de s'écouler, vous vous dirigez ensemble vers la ligne 7 pour aller acheter vos livres. Place Saint-Michel, dans la librairie jaune, vous prenez les escalators puis les escaliers jusqu'au rayon des poches. Vous cherchez Quignard, Rousseau, Plaute, Baudelaire, Giono. *Pas beau-coup de femmes*, tu râles. À l'étage du dessous, vous alpaguez les libraires, difficile de trouver du premier coup les textes universitaires sur l'Empire romain. Vous traquez les exemplaires d'occasion. Tu as conscience qu'entre ces rayonnages est en train de se jouer quelque chose de nouveau. Vous res-

sortez les bras chargés de livres, le dos lourd, avec le sourire. Tu pourrais redire exactement le sentiment d'exaltation qui t'envahit ce soir-là en rentrant chez toi. Et si vous ne savez pas encore ce que vous allez traverser ensemble, vous savez déjà toutes les deux que vous ne serez plus seules, dans cette nouvelle vie qui démarre.

*

Votre relation se construit en même temps que votre scolarité. Les premiers mois se déroulent dans une euphorie qui vous prend toutes les deux, entre les cours, les heures à la bibliothèque, les cafés avalés pendant les pauses et les fous rires, partout. Cette classe aux murs jaunes devient votre royaume. C'est dur, mais tu t'accroches, elle aussi, vous écoutez les professeurs dérouler leurs cours, partagées entre l'admiration et la peur, une forme d'adrénaline que vous ne retrouverez jamais plus ensuite. Pour la première fois, tout te semble évident. Même les samedis matin, tu râles un peu pour la forme, mais tu ne rechignes pas à venir. Vous riez beaucoup avec Léna, dans vos trajets du matin, dans vos marches le long de la ligne 6 le soir.

Très vite, vous devenez indispensables, l'une pour l'autre. Elle t'ouvre l'horizon, faisant de chaque moment de sa vie un jeu. Tu lui apportes une forme de stabilité, de cohérence. Elle te répète souvent qu'avec toi elle est plus libre de révéler l'entièreté de sa personnalité. Qu'il n'y a plus de masques qui tiennent. Tu rattrapes tes cours sur les siens, elle note plus vite que toi. Souvent, vous écrivez de manière automatique, mécaniquement, et vous continuez votre discussion en même temps, à voix basse. Vous rendez dingues les profs, vous devenez le duo principal de l'année. C'est l'évidence.

Et peu à peu, en plus de passer vos journées ensemble, par la force des choses, vous vous mettez à vous voir en permanence.

Votre conversation devient infinie, vous la reprenez le soir par textos après vous être quittées, ou le lendemain matin en vous retrouvant. Elle aborde tous les aspects de votre vie, les bons, les mauvais, les plus insignifiants comme les questionnements existentiels. On pourrait croire que vous vous retrouvez après des années passées l'une sans l'autre tant vous avez de chose à vous dire. Il y a dans vos yeux des éclairs, des fulgurances. Tout se rejoint. Comme dans ces relations précieuses et rares entre des penseurs importants décrites en cours et qui vous font rêver. Vous vous nourrissez de l'autre, de sa vision, de ses envies, jusqu'à peut-être, parfois, former une sorte de magma inséparable, reléguant au second plan vos identités propres au profit d'une entité commune, d'une pensée unique, mais plurielle. Jamais vous n'abordez votre différence initiale. Jamais vous ne revenez sur la scène des douches au camping. Tout n'est qu'émerveillement. À vos amis, vous évitez de trop dire que vous vous fréquentez. De toute façon, bientôt, vous n'aurez plus le temps de les retrouver.

Tu sens très vite qu'elle t'emporte dans un tourbillon. Être avec elle te procure une sensation extraordinaire. Elle court partout, dans ce rythme infini qui emporte tout sur son passage. Elle rit beaucoup. Elle se fout de ce à quoi elle ressemble, du moins c'est ce qu'elle tente de te faire croire. Elle est habillée un peu toujours pareil, la marinière est son uniforme, quelque chose d'indissociable d'elle-même. Elle en a de toutes les formes, de toutes les couleurs. Elle porte des cirés jaunes comme une Parisienne, elle précise souvent qu'en Bretagne personne ne porte cette couleur-là. Jamais de talons ou presque. Elle préfère le pratique, l'intemporel, mais a toujours les plus belles coupes, les plus jolies matières. En fripe, elle peut dénicher n'importe quoi. Elle sait tout. Tu adores

l'écouter raconter. Elle n'a pas peur de grand-chose, parle aux inconnus au feu rouge, oublie les choses essentielles et s'en moque. Elle lit beaucoup. Comme toi. Le plus marquant, c'est qu'elle part dans la vie sans se demander de quoi serait fait demain ou l'heure à venir, se contentant de prendre ce qu'il y a à vivre, et de se satisfaire de ça. C'est cette légèreté-là qui t'entraîne. Elle parle de cinéma en roulant ses clopes à la terrasse des cafés. Tu te dis souvent que tu roulerais très bien, si tu te mettais à fumer. Tu connais par cœur tous ses gestes, la feuille, la petite dose de tabac, rouler, le filtre au coin des lèvres, la langue à la fin. Et le briquet. Vous passez votre temps libre dans les cinémas du Quartier latin. Elle t'apprend des noms, des courants, des images, une manière de voir le monde. Ça devient une autre partie de votre langage. Tu sais désormais parler des films que tu n'as pas vus, de ceux qu'il faut avoir vus. Tu aimes ça, et tu ne sais plus dire, aujourd'hui, ce qui reste d'elle et ce qui est de toi dans cet amour-là. Tu es prévisible, réglée comme une horloge, à l'heure aux rendez-vous, bonne élève. Sérieuse, appliquée, attentive. Avec elle, tu sors un peu de toi. Peu importe combien de temps ça durera, puisque ce qui compte c'est d'inventer de nouveaux possibles.

Tu t'attaches, sans compter.

*

Sur la photo de classe, prise un mois après la rentrée, avant la fatigue harassante, avant le dos qui tire, les yeux qui tombent, les cernes, tout le monde a l'air heureux. Puis, peu à peu, la pression s'infiltré en vous.

Ça se gâte quand les listes de livres laissent place aux listes d'examens. Ça se gâte quand vous réalisez que ce n'est plus possible de traîner au café ou au cinéma après les cours, que même en commençant à travailler dans le métro, pendant le trajet du matin, vous êtes déjà en retard. Quand vous compre-

nez que tout s'accumulera toujours, qu'il faudra courir après le temps, le fractionner en matières, se coucher tard, se lever tôt, expédier au plus vite les besoins quotidiens. Quand certaines des filles de votre classe commencent à noter sur leurs agendas le jour où elles doivent se laver les cheveux. Quand tout devient planification. Mais vous tenez. Puis les premières notes tombent, et avec elles le sentiment d'humiliation. Les copies classées de la meilleure à la pire note, les commentaires, la panique de passer en dessous de la barre des 10 et de ne pas entendre vos noms. La honte. La fatigue. À la pause clope ensuite, devant le bâtiment art déco, vous tentez d'en rire. L'année sera longue, mais vous voulez en découdre.

À la fin du mois d'octobre, toute la classe se retrouve devant un théâtre aux alentours de la place de la Bastille. Il y a deux mois maintenant que vous vous côtoyez tous les jours. Vous vous entendez bien malgré la rivalité instaurée par les profs. Léna t'a donné rendez-vous avant, *pour être un peu toutes les deux*. De même que vous vous attendez désormais chaque jour à la sortie du métro et que vous faites le trajet ensemble. Vous n'avez plus l'habitude de sortir. Deux mois de cours, de khôlles, de devoirs sur tables, deux mois qui paraissent avoir duré cent ans et être passés en trois secondes.

Devant le théâtre le reste du groupe est déjà là. Léna se faufile au milieu, tu la suis, même si tu aurais aimé n'être qu'avec elle, faisant taire cette jalousie que tu sens poindre en toi. Ils font des blagues. Léna prend la lumière. Tous ensemble, vous faites du bruit, sur le trottoir devant la salle, tout le monde vous regarde. Avec Léna, vous vous tournez souvent l'une vers l'autre par réflexe. Chacune ensemble, à un bout de la foule. Quand les portes du théâtre s'ouvrent, aux alentours de 20 heures, tu la rejoins dans le flot de spectateurs et vous vous

asseyez ensemble. Dans le noir, tu fais mine de ne pas sentir ses doigts qui se glissent entre les tiens. Tu feins la nonchalance. Ça tape, dans ton ventre.

En sortant, certains proposent d'aller boire un verre, mais il est tard déjà, presque 23 heures, et il reste les devoirs à faire, la prépa qui vous rattrape. Alors ils rejoignent les bouches de métro et les arrêts de bus. Vous, avec Léna, vous décidez de rentrer à pied. Vous vous êtes découvert cette habitude commune d'arpenter la ville en prenant le moins possible les transports, vous aimez ce temps du trajet. Contrairement à d'habitude, vous ne parlez pas beaucoup, toutes les deux étourdies par la pièce que vous venez de voir. Vous laissez le silence s'installer entre vous, ça ne vous gêne pas. Et puis Léna propose : *Tu veux pas dormir chez moi ? On pourra faire la géo vite fait et continuer la soirée ensuite.* Évidemment que tu dis oui. Sous prétexte qu'elle habite plus proche de la prépa.

Alors vous arrivez chez elle, vos corps déjà lourds, allez vous doucher à tour de rôle en essayant de ne pas faire de bruit. Vous enfiler de grands tee-shirts d'hommes qui couvrent à peine vos fesses, rassemblez vos cheveux au-dessus de vos têtes respectives et vous collez toutes les deux autour du petit bureau de Léna, vos cartes de géographie et vos fiches sous les yeux. Pour demain, il faut faire une synthèse du cours sur la région Grand Est. Vers 1 heure du matin, vous finissez par vous coucher dans le lit de Léna. Vous n'allez pas beaucoup dormir, vous le savez, la nuit passe, dans les chuchotements et les rires étouffés, vos peaux qui se frôlent, comme cet été. Vous vous endormez vers 5 heures, le réveil une heure et demie plus tard et le cours d'anglais vous passent par-dessus la tête.

À 8 heures, vous vous réveillez en trombe, enfiler vos fringues à la vitesse de la lumière et vous mettez à courir, dans la rue, dans le métro, dans les couloirs. Déjà hilares. Il est 8 heures 45 vous vous faites virer de la classe, *Vous attendrez le prochain cours*. Au café du coin, encore à moitié mortes de rire, vous ne parlez pas du contrôle que vous avez raté ou de comment réussir à justifier votre retard auprès du CPE.

Vous vous en foutez. Vous continuez votre discussion d'hier soir : il reste tellement encore à parcourir. Les garçons, d'abord. *Les mecs*, comme tu dis. Grand sujet. Vous êtes toutes les deux un peu étriquées dans vos rapports amoureux, contrairement à ce que vous avez voulu vous faire croire cet été. Léna aussi a des complexes, des peurs, des expériences un peu ratées. Devant vos croissants sur la table, vous rigolez, ça te soulage presque de voir que ce n'est pas tout rose chez elle non plus. Et puis en ce moment, franchement, vous n'avez pas le temps. Aucune de vous deux n'évoque votre proximité dans la salle de théâtre hier ni le contact de vos cuisses dans la nuit. Vous êtes amies, voilà tout. Quand vous rejoignez les autres dans la cour, à la pause de 10 heures 30, rien n'a changé.

*

Les semaines passent et vous avancez, tant bien que mal, en même temps que l'automne qui laisse place à l'hiver, au froid, à la nuit. Certains jours, c'est plus difficile de sortir de vos lits, de tenir le rythme, mais vous vous soutenez. Des blagues quand vous recevez des mauvaises notes, du trafic de copies contre des paquets de crocodiles en gélatine, des siestes à tour de rôle pendant que l'autre continue de noter. Vos regards se perdent de plus en plus souvent dans l'observation de la fenêtre et des gens au-dehors. Ça devient dur, physiquement.

C'est un rythme particulier. Frénétique, presque inhumain, qui demeure inimaginable à celles et ceux qui ne l'ont pas connu qui paraît irréel aux autres, ceux qui, une fois sortis de là, se mettent à oublier, pour survivre, pour ne pas s'étouffer.

Le rythme, c'est les réveils à 6 heures pour terminer la dissertation de la veille à rendre pour aujourd'hui. Le rythme, c'est le petit-déjeuner passé à relire les fiches, avaler son café en même temps qu'on s'habille, ne pas perdre trop de temps pour arriver dans le métro avant l'heure pleine, puisqu'à quelques minutes près, tout bascule. Le rythme, et les wagons de la ligne 6, avaler les livres qu'on n'a pas eu le temps de commencer la semaine d'avant, réviser les contrôles, apprendre les définitions. La laideur des tours d'immeubles aux premières heures du jour, parfois même, l'hiver, encore dans la nuit noire, l'odeur de canard laqué tous les matins en passant devant la même rue, même les samedis, la marche à travers le parc comme seul moment de répit. Après, la pause clope dès 7 heures 50, la montée dans les couloirs, sans réfléchir, comme un troupeau. Retrouver sa place, sortir ses affaires, sentir monter au même moment les envies du lit qui viennent vous prendre quand le corps s'arrête de bouger. Le café de la machine. Et le cours qui commence alors que c'est encore la nuit, la main qui se remet à souffrir des mêmes courbatures de la veille, le cerveau qui lutte pour ne pas s'endormir. Même s'il vaut mieux dormir que parler, les profs l'ont tous dit à la rentrée, au moins on ne dérange pas le cours, il faut garder le rythme, tenir le programme, continuer de s'abrutir. Quand c'est trop dur, s'arranger pour faire des microsiestes, et rattraper le cours après. Ou boire, pour réveiller le corps, boire des litres entiers et ne pas avoir droit d'aller aux toilettes avant midi. Il faut écrire vite, bien, pour que ce soit lisible, et qu'il n'y ait pas, le soir, à recommencer. Écrire et comprendre, ou

tenter du moins, écrire et se taire surtout, face au savoir, face à l'autorité, écrire en tentant de retenir un nom ou deux, parmi le flot de références énoncées chaque minute, écrire en mode automatique, tout en calculant dans sa tête s'il est bien raisonnable de dire oui aux amis qu'on n'a pas vus depuis un mois pour un café de 17 à 18 heures, est-ce qu'il ne faudrait mieux pas s'avancer pour le travail de la semaine d'après ? Décrocher. Tenter de raccrocher. Courir après les mots qui s'alignent sur la feuille d'à côté. Toujours en retard même à l'heure. La sonnerie, ne pas prendre le temps de ranger, courir aux toilettes, profiter ensuite des cinq minutes qui restent, renchaîner pour deux heures encore. Quand on a de la chance, à midi, faire la queue à la cantine pour une vraie pause, ou aller au Macdo, au parc, s'asseoir quelque part pour tenter de dissocier son corps de la prépa. Les autres jours, avaler un banh-mi en quarante-cinq minutes, c'est-à-dire dix minutes pour l'acheter, vingt-cinq pour le manger, dix pour prendre un café et remonter en cours. Avaler donc, des tonnes de sandwiches vietnamiens, avec le piment qui arrache la gorge comme pour nous rappeler qu'on est vivants, le Coca par-dessus, le ventre lourd au moment de revenir en classe. Retourner dans le mode automatique en rigolant, se faire reprendre, se refondre dans la masse. Ne pas parler, ne pas rire, ne pas échanger quoi que ce soit avec les autres, marcher droit, accepter qu'on vous parle comme à des enfants, comme à de la merde, dire *oui*, dire *merci*, accepter la vénération des profs qui paraît normale à tout le monde. Continuer, l'après-midi, à écrire, à ingurgiter. Il restera ensuite, de 16 à 17 heures, la khôlle d'anglais, d'histoire ou de français, chacun son domaine. Penser à ce qu'il faudra absolument savoir dire à l'examinateur, décrocher encore une fois. *Et cetera*. L'attente, dans les couloirs, sans même une chaise, avant la khôlle. Le stress qui monte, juste

le temps de regarder les textos une minute, les amis qui râlent parce qu'on annule encore, mais comment leur dire qu'en sortant, il faudra remonter le boulevard le plus vite possible, s'engouffrer dans le métro, lire encore, avec les yeux fatigués, la tête qui tombe et l'envie d'être ailleurs, rentrer chez soi, prendre quinze minutes, et recommencer, comme la veille, les fiches, les dissertations, les révisions. Le rythme insoutenable, permanent.

Pourtant, vous conservez une sorte de foi. Ça ne vit qu'à l'intérieur de vous-mêmes mais c'est là. Vous savez qu'un jour ça vous servira, ces méthodes anachroniques et sévères. Vous rêvez à des vies étourdissantes, des rendez-vous tous les jours, des soirées sur invitations. Vous deviendrez importantes, dans ce milieu littéraire qui vous fait fantasmer. Vous vous croiserez, dans des salons, des festivals, des remises de prix. Et rentrerez à pied, dans le Paris nocturne et calme. Vous enchaînez les foules, celles du travail, celles de la vie, tout se mélangera. Les verres d'alcool, les inaugurations, les grands événements, le prestige. Vous ne contrôlerez plus, courrez d'un bout à l'autre de la capitale, prendrez plaisir à cette adrénaline qui vous donnera le tournis. Vous aurez des paillettes sur les yeux, des bouches rouges en souvenir de l'adolescence, mais l'aplomb et les tailleurs des grandes personnes, la stature de celles qui seront à leur place. Vous y pensez parfois, devant vos dissertations sur les bancs des bibliothèques. Et peu importe le chemin puisque vous en êtes certaines : cette vie-là finira par être la vôtre.

Désormais, vous vous connaissez par cœur. Vous êtes de plus en plus proches, n'avez plus ni pudeur ni honte à dormir l'une chez l'autre, à vous révéler vos complexes, l'une son

ventre, l'autre ses seins, plus aucune pudeur quand vous vous retrouvez quasi nues, dans le même lit. Vous ne mettez pas de mots, sur aucune de ces situations. Vous ne faites pas attention aux autres. Vous niez ce qui vous fait obstacle.

Tu sens pourtant depuis quelque temps que ses amis lui manquent, elle trouve à peine le temps de les voir, et garde pour elle ces entrevues, ne te partage rien de ce qu'ils vivent ensemble. Ça te frustre. Tu as invité plusieurs fois Léna à venir partager des bières avec tes potes à toi. Elle décline. Elle vous sépare, à cet endroit. Ça t'est douloureux.

Tu l'embêtes, avec tes questions, ton besoin d'elle devenu permanent et ton envie de tout partager ensemble. Vous avez les nerfs à vif, toutes les deux épuisées de ce rythme qui s'est infiltré sous vos peaux. La fatigue entre en jeu et avec elle les non-dits qui subsistent entre vous. Tu l'énerves, elle te manque alors même qu'elle est toujours là, près de toi, tous les jours. Mais elle revient à chaque fois. Tu ne sais pas rester loin d'elle. Elle ne sait pas te dire non.

Et presque imperceptiblement, votre bateau commence à prendre l'eau. Des fissures, des brèches que vous ne sentez pas s'ouvrir. En cours, vous n'avez pas le temps d'en parler, vous oubliez, et ça ressurgit le lendemain dans des moments de tension, des embrouilles pour des histoires ridicules.

L'étau qui se referme sur vous petit à petit, vous n'en parlez pas beaucoup. Les remarques des amis extérieurs qui se demandent quand, enfin, ils pourront vous voir, la perspective floue et bancal des vacances, vous faites taire vos doutes. C'est le chemin que vous avez choisi. Vous vous faites à l'idée que vos vies soient mises sur pause jusqu'à juin, au moins. Vous revoyez vos copies, vos notes remontent, vous êtes dans le tiers haut de la classe. Vous décidez d'aménager du temps

pour respirer, allez au cinéma dès que possible, vous autorisez à lire des livres pour vous et à en parler ensuite. Vous vous faites des plannings. Vous lisez Beauvoir, Despentès, Sand, des femmes en priorité, allez de découverte en découverte jusqu'à vous gaver de connaissances annexes, jusqu'à ne plus savoir vivre sans ces respirations-là. Le féminisme prend de plus en plus de place. Les un an de #Metoo, l'envie d'en découdre.

Fin novembre, vous vous rendez dans une de vos premières manifestations féministes. Les marches violettes inondent les villes de toute la France, vous vous sentez puissantes, invincibles. Vos regards frisent, ils disent à la fois la fierté, la peur, et le bonheur d'être là, parmi ces femmes. Vous vous regardez de biais au moment des slogans, vous hurlez sans savoir ce que vous baragouinez, et c'est quand vous cessez de répéter qu'apparaissent les mots dans l'écho des voix des autres. Vous défoncez le raisin de vos rouges à lèvres pour vous parer comme des guerrières. Vous dansez sur Beyoncé et sur Cyndi Lauper en criant pour un monde meilleur, autour de vous il y a des femmes qui pleurent et d'autres qui ne peuvent pas s'arrêter de rire. Vous reprenez prise dans le monde.

Et à l'approche du concours blanc de décembre, celui annoncera les vacances, vous vous dites que tout ira bien tant que vous n'êtes pas loin, l'une de l'autre. Vous passez les épreuves, guidées par l'adrénaline du stress. Fêtez avec le reste de la classe l'arrivée des vacances. Et puis, sur le quai de la ligne 6, vous vous séparez pour deux semaines qui te paraîtront des mois. Vous vous donnez rendez-vous pour ton anniversaire, un samedi de janvier, le dernier avant la rentrée.

Mais le jour de tes dix-neuf ans, elle n'est pas là. Injoignable au téléphone, absente de la foule. Sans elle, ton anniversaire n'a plus aucun sens, tu passes la soirée à l'attendre, deviens agressive avec tes autres amis, avec Mia surtout que tu ne vois plus beaucoup ces temps-ci. Elle n'est pas là, alors qu'elle avait promis de venir, et tu ne sais pas t'expliquer la raison de cette absence. Tu deviens une cocotte-minute, une bombe à retardement. Tu passes ta soirée à te dédoubler. Un peu de temps passé avec eux, beaucoup avec son fantôme à elle. Tu disjonctes.

Tu l'appelles. Elle ne décroche pas. Tu recommences. Tu bascules directement sur le répondeur. Tu lui laisses un texto. *T'es où ?* Pas de réponse. Et grossit en toi la même rage que dans les douches du camping six mois plus tôt. Tu bois. Beaucoup. Trop. L'alcool s'infiltré dans tes veines. Tu t'inquiètes. Il est peut-être arrivé quelque chose. Tu répètes en boucle que *c'est ton anniversaire* et que *si elle n'est pas là c'est qu'elle a eu un accident, un imprévu*, qu'elle ne peut pas te laisser comme ça. Pas aujourd'hui. Tu n'entends pas tes amis qui te disent de te calmer, tu suffoques. Tu paniques. *Son téléphone est peut-être déchargé, ça lui arrive tout le temps, elle va finir par arriver.*

La soirée passe, elle ne vient pas, et quand le bar ferme à 2 heures du matin tu rentres en larmes, tes cadeaux à la main. Tu as passé ton temps à la regretter au lieu de t'amuser. Elle te manque, et elle s'en fout. Le lendemain, elle t'écrit un message abracadabrant, des excuses à rallonge, des cœurs et des *désolée, je suis impardonnable, désolée, je t'aime je vais arranger ça*. Tu cèdes, une seconde fois. Tu ne sais plus fonctionner sans sa présence à côté de toi.

En cours, ça devient trop lourd. Ça t'étouffe. Tu passes tes week-ends à travailler en boucle les mêmes sujets. Tu ne supportes plus de vivre au milieu des bibliothèques, dans des lieux clos, silencieux, où il faut observer une sacro-sainte discipline qui ne trompe personne. C'est pesant.

Vous vous ressemblez tous, de plus en plus. On trouve les mêmes mots dans vos bouches, des mots qui vous aliènent, des mots qui montrent que vous savez mieux, qui disent *je suis au-dessus des autres*, des mots qui vous séparent des gens. Ça te dégoûte. Plus tard, tu découvriras qu'ils ne servent à rien quand tu rempliras des tableaux toute la journée, quand tu passeras ton temps à faire les mêmes tâches répétitives inintéressantes malgré les cinq ans d'études, les mémoires en philosophie et en littérature; parce que malgré la pensée que tu auras apprise à développer, malgré les grandes idées et les grandes études tu finiras là, coincée entre quatre murs, à attendre des vacances, au pire un week-end qui n'en finira pas d'arriver, épuisée par les heures passées à regarder le vide.

Personne ne vous en parle, de ça. Vous êtes des élites, vous serez au mieux des hauts fonctionnaires, au pire, des professeurs. C'est ça qu'ils disent, tous. C'est à ça qu'ils vous font croire. Personne n'a envie de vous raconter la vérité. Personne. La précarité, les rêves déçus, ils n'ont pas envie de s'en rendre compte, ils s'arrangent avec ça. On vous gave

d'idées, comme des oies, on vous fait croire que vous aurez les clés, les codes. Les clés de quoi ? Vous serez lâchés, comme les autres, dans le grand bain et il faudra vous accommoder, encore. Faire le dos rond. Vous participerez à un système qui vous dépassera, loin de vos révoltes adolescentes, mais on vous explique que c'est ça grandir, c'est penser plutôt qu'agir, c'est réfléchir avant de parler. D'ailleurs le mieux ce serait que vous vous taisiez, que vous réfléchissiez sans bruit. Que vous disparaissiez.

Tu n'es pas consciente de combien ça monte, de combien ça te grignote, comme des vers dans ton corps, tu n'as aucune idée du nombre d'années qu'il te faudra pour t'en remettre ensuite. Tu fais bonne figure, quand bien même ça gangrène ton corps comme une maladie incurable, irréversible. Il te faudra pour toujours, ensuite, t'arranger avec les séquelles de ces années-là.

Léna s'épanouit, elle. Elle majore dans toutes les matières, ses résultats sont excellents. Elle n'a jamais reparlé de ton anniversaire. Il y a ce silence entre vous, qu'aucune n'ose briser, des petites tensions qui ressortent et se retrouvent vite enfouies, oubliées. Elle voit que tu sombres, tes notes aux concours blancs ont été décevantes, tu cherches tous les matins une excuse à brandir pour éviter les quatre heures d'histoire ou de philosophie. Tu glisses. Doucement. Elle pense que c'est passager.

Mais ce matin-là, en cours de géographie, tu disjonctes. Tu as passé les deux semaines de congés de février à ne pas travailler, essayant de mettre à distance la pression, ne réussissant pas à profiter de ta famille, pleurant tous les soirs d'angoisse devant tes fiches de révision. Ça déborde de toi. Et puis, tes appels à Léna pendant les vacances sont restés accrochés dans le vide. Alors quand tu la retrouves dans la nuit froide à la sortie du métro, tu meubles le creux qui s'est formé à l'intérieur de toi, tu caches ton jeu comme personne par peur d'être démasquée.

Pourtant, une fois les escaliers montés, les affaires déversées sur les tables et les quelques bises claquées à droite et à gauche, il ne suffit que de trois phrases de la prof pour te faire implorer.

Elle demande à ce que tu viennes sur l'estrade. C'est son truc, d'humilier les élèves après chaque vacance scolaire, pour que vous ayez bien en tête que vous êtes *mauvais, abrutis, idiots, nuls, bêtes*, pour que vous compreniez sa supériorité, elle demande à une personne de lui réciter l'entièreté du cours précédent devant toute la classe, titres de parties et intonations comprises, et ne stoppe l'exercice que lorsqu'elle est satisfaite de l'ampleur du ridicule en face d'elle.

Tu n'as pas révisé, bien sûr, et elle le sait. Sa matière est l'une de celles dans lesquelles tu as lâché l'affaire après la période de Noël, ses remarques assassines à chaque distribution de notes ont eu raison de toi. Et voilà qu'elle demande : *Jade, le rayonnement démographique dans le Jura*. Et ses yeux globuleux qui te fixent, toi plantée sur l'estrade avec les autres face à toi, ton pull rose en mohair qui d'un coup te paraît un choix douteux, ta respiration qui s'accélère, ta vue qui se brouille, puis l'impossibilité physique d'ouvrir la bouche, les larmes qui montent, le cœur qui panique, le rire de la prof en fond et ses remarques nauséabondes.

Tu ne vois que la porte. Il te faut dix secondes pour ordonner à ton cerveau de faire marcher tes jambes. Tu ne l'entends plus qui te hurle après. Tu appuies sur la poignée de plastique. Ça s'ouvre. Tu sors. Tu t'écroules.

Et Léna, après toi. Léna qui prend vos affaires dans ses bras, tes carnets, tes crayons, ton sac. Léna qui beugle qu'*on s'en fout, des crêtes françaises et des sentiers qui traversent le Jura*. Léna qui claque la porte d'un coup sec et se retrouve assise à côté de toi, entre le muret et le radiateur, sa chaleur, les caresses sur ta tête et l'odeur de ses cheveux. Léna qui te ramène à la réalité.

Respire. Non pas comme ça. Arrête. Reprends. Respire. Fixe un point. Ne pense pas au radiateur qui te rentre dans la peau. Respire. Arrête de pleurer. Respire encore. Fixe-toi putain. Ne bloque pas ta respiration. C'est fini. Ça y est. Voilà calme-toi. Regarde le mur. Regarde-le bien ce mur blanc et crade, avec la ligne bleue au milieu. Tu vois comme c'est minable ici. Allez respire vraiment, prend l'air, garde-le. Arrête de bloquer, laisse sortir tes larmes, tu vois bien que t'en as besoin. Inspire encore. Voilà. On y est presque. Ton corps lâche, tu vois bien. Respire. Reviens à toi. T'es en train de comprendre, c'est ça qui se passe. Non, mais respire. Tu recommences. Recroqueville-toi si tu veux, pour attendre que ça passe, mais écoute-toi putain. Tu sens comme t'en peux plus ? T'as plus prise. Arrête d'accélérer ta respiration comme ça. Lâche. Laisse-toi aller. Ralentis. Inspire. Expire. Tu t'étouffes là. Laisse venir les pleurs. Ça y est tu réalises où t'es ? Tu veux pas te lever ? J'ai jamais vu quelqu'un trembler comme ça.

Ce n'est plus toi, devant elle. C'est quelqu'un qui te ressemble physiquement, mais qui n'a plus rien de ton éclat. Tu as le visage rouge et gonflé, des traces noires partout sur les joues. Et tu trembles. Tu trembles sans pouvoir t'arrêter, tu trembles par secousses, on dirait que ton corps s'est désolidarisé de toi-même. C'est la panique qui a pris possession de ton corps. Cette même panique dont tu lui as parlé souvent, à Léna, qui te prend à la gorge parfois, dans les couloirs, te forçant à t'arrêter pour respirer correctement, appuyée sur son avant-bras. Alors elle tente, te voyant disparaître derrière des rideaux de larmes, elle tente de te rassurer.

C'est pas de ta faute. C'est l'autre conne avec son sujet impossible, évidemment y a personne pour lui tenir tête. Son air supérieur. Non, mais on est où, là ? Continue à respirer doucement.

Pourquoi tu serres tes bras autour de tes cuisses comme ça ? Relâche un peu tu vas te faire mal. Arrête avec tes ongles. Ça fait vingt minutes qu'on est dehors. C'est dégueulasse putain. Il faudrait les foutre devant un miroir tous, avec leur jalousie, leurs cravates trop serrées et leurs cheveux sur la langue. Ils se vengent sur nous Jade, avec leur petite colère minable, leurs petites ambitions ratées, ils se vengent sur nous. Les laisse pas gagner. C'est presque fini. T'es forte. Tu vas y arriver. T'es courageuse.

Ça sonne enfin. Léna te tient fermement contre elle, elle répond aux questions des autres puis elle te prend par la main, elle dit *on va s'en aller maintenant, de toute façon c'est l'heure de manger*. Léna qui te sauve, pour la première fois.

Alors, vous sortez. Toi contre son épaule, elle qui tente de ramener un peu de légèreté dans toute cette connerie. Au Macdo de l'avenue de Choisy, l'une en face de l'autre, tu tentes de lui dire. La boule dans la gorge, la honte depuis plusieurs semaines et ton manque d'elle. Tu ne te rends pas compte que tes mots s'alignent dans le désordre, que tes phrases n'ont pas de sens, même si on te comprend, entre les lignes. Tu ne vois pas comment on te regarde, dans l'enceinte du fast-food. Avec pitié, condescendance. Devant ce spectacle, Léna a du mal à te répondre. Ta tétanie de tout à l'heure, ta crise de panique dans le couloir, les tressautements dans tout ton corps et ton incapacité à parler, ça lui a troué le cœur. Tu ne lui en veux pas. Devant le plateau rempli de frites et de burgers, entre tes larmes et les mimiques qu'elle adopte pour essayer de faire passer la pilule, tu comprends qu'au milieu de la vie qui s'effondre ce jour-là il te restera au moins ça.

La certitude de ce que vous êtes ensemble. Invincibles.

Sur ton bulletin du second semestre, beaucoup moins bon que le premier, il est écrit : « Bilan contrasté, une belle progression en philosophie. Non admise en khâgne. » Sur celui de Léna, brillantissime, on peut lire : « Une année réussie, admise en khâgne allemand. »

Tu n'as pas réussi à te réjouir de l'annonce de la fin de ce qui est devenu pour toi un enfer ni de ce sésame vers une nouvelle vie. Tu es juste soulagée d'avoir obtenu ton année. Entre mars et juin, après le jour de la crise d'angoisse, les journées se sont transformées en mois, tu as perdu goût à tout ce système qui s'est révélé pour toi une immense supercherie, tandis que Léna, *ta meilleure amie* comme tu l'appelles désormais, s'est vue décerner les éloges de l'ensemble du corps professoral. Sa réussite n'est pas une surprise, tu sais qu'elle la doit à sa persévérance, à son intelligence, à ses facilités, aussi. Pourtant, plusieurs fois, tu n'as pas pu t'empêcher de l'envier, d'espérer qu'elle obtienne une note plus mauvaise que les autres, qu'elle passe à côté d'un sujet. Histoire de voir. Il a été dur d'admettre que tu ne passerais pas le concours de l'ENS l'année prochaine, que tu n'intégrerais pas la khâgne, que tu te rendrais à la fac de lettres, quand elle réussirait sûrement les concours brillamment. Dur aussi d'accepter que cette fusion à deux prenne fin après les vacances scolaires. Même si, au fond, la perspective de terminer cette année représente un soulagement titanesque.

Après le pot de fin d'année organisé par le lycée, vous vous séparez rapidement, empêtrées dans les démarches administratives des réinscriptions et excitées par la perspective de l'été qui arrive. Cette année vous partez ensemble, pour contrer le début de votre histoire, comme un pied de nez au camping. Pour t'aider aussi à tourner la page, garder le joli, te débarrasser des larmes et de la souffrance. Vous avez choisi une semaine en juillet, celle du 14. C'est Léna qui t'en a parlé dès février, de ces vacances, juste après la crise d'angoisse, elle t'a dit un soir dans le wagon de la ligne 6 que *ce serait drôle, de partir toutes les deux, comme l'année dernière*. Pour toi, ce voyage est devenu la perspective d'autre chose, un objectif auquel s'accrocher.

*

Vous partez aux alentours de la mi-juillet, sans vous être beaucoup vues auparavant, emportées dans le tourbillon du début des vacances et de ce que signifie juin à Paris, l'ivresse et les nuits roses. Vous avez pris le temps de retrouver vos amis, redécouvert vos rêves, pris des cuites en semaine, arrêté de penser le temps comme un ennemi ou un compte à rebours.

Ça te fait drôle quand même, au début. De passer des journées entières sans elle, sans voir son nom s'afficher sur l'écran de ton téléphone. Vous vous êtes habituées à vivre ensemble en permanence, comme s'il n'existait plus qu'une seule personne composée de vos deux corps. Tu essaies de ne pas trop y penser. Par moments, dans les verres et les cafés pris aux terrasses des bars avec Mia ou d'autres, tu t'absentes. Mentalement tu n'es plus là, tu n'entends plus les conversations, tu te déconnectes de la réalité. Il n'y a plus que les images de la prépa qui t'arrivent, la crise de panique en géographie, la honte. Là, il n'y a qu'à Léna que tu voudrais parler. Tu lui laisses des messages qui restent sans réponses.

Tu l'observes de loin, sur les réseaux sociaux. Tu te retiens de lui dire quelque chose, tu ne sais pas bien ce que tu lui reproches exactement, elle a le droit de ne pas être présente pour toi en permanence, d'avoir sa vie. Ça vient te titiller de temps en temps le soir, un sentiment ambivalent dont tu n'arrives pas tout à fait à définir les contours. Entre la jalousie et le manque. C'est la première fois que tu vis cette forme d'obsession incompréhensible. Ce n'est pas du désir ou de l'amour, c'est quelque chose de beaucoup plus sourd, d'enfoui. Tu n'oses pas t'y attarder, tu as peur de t'y confronter.

Début juillet, juste avant de partir elle recommence à t'écrire.

*

Dans le train en direction de Saint-Jean-de-Luz vous avez l'air de gamines à qui on aurait offert l'entièreté d'un magasin de jouets. Vous avez dévalisé le marchand de journaux de la gare, il trône devant vous un joyeux mélange entre les magazines people et les hebdomadaires culturels, vos sacs sont éventrés sur les tables grises de la SNCF. Vous avez acheté, aussi, des paquets de Haribo et de quoi tenir un siège de Pims à la framboise.

À vous regarder avaler vos bonbons et vos gâteaux, on vous donnerait quelques années de moins, mais quand vous vous mettez à parler, quelque chose d'autre se révèle. Vous êtes construites par l'année qui vient de s'écouler. Vous avez l'éloquence des grandes écoles et les références des milieux bourgeois et parisiens, le temps de l'adolescence et du camping s'éloigne de plus en plus rapidement.

À mesure que le train avance, tu écoutes Léna te raconter son début d'été avec un peu de distance, tu l'imagines entourée de ses amis que tu connais à peine, qu'elle omet systématiquement de te présenter, et qui gardent pour toi le goût du

lycée et du jugement. Tu essaies, chaque fois, de te défaire de tes stéréotypes envers eux, mais c'est plus fort que toi. Tu ne comprends pas ce qu'elle fabrique avec des gens pareils. Tu ne vois pas le rapport avec toi. Il n'y a rien chez eux qui te rappelle Léna, sa douceur, son sourire, sa joie. Ça te coûte de faire comme si tu les aimais bien. Elle dit les nuits en boîte, les sorties nocturnes, qu'elle a *un peu déconné* avec un ou deux mecs sans rentrer dans les détails. Tu as du mal à suivre. Elle est à fleur de peau, tu ne sais pas dire si elle va très bien ou très mal, il y a une ambivalence dans sa manière de parler, quelque chose qui fuit dans son regard. C'est la première fois et tu penses que vous en reparlerez, plus tard.

Toi, tu n'as pas grand-chose de nouveau à raconter, les amitiés habituelles, les mêmes bars, la même vie que tu as été contente de retrouver après la prépa, mais qui t'apparaissent bien fades à la vue du récit de Léna. Elle dit: *Mais t'inquiètes ma belle on va s'en créer de nouveaux souvenirs!* et même avec toute la bonne volonté du monde tu sens que s'installe là une petite forme de condescendance, voilée, inconsciente. C'est à peine perceptible, mais ça te travaille. Comme si sans elle tu ne pouvais pas vivre des choses intéressantes, comme s'il fallait absolument qu'elle soit là pour que tu t'autorises à être pleinement toi. Même si tu ne peux pas nier que tu l'attends depuis le début de l'été, que tu as besoin de son regard sur tes actions, de ses mots, de son avis en permanence. Tu lui en veux à elle, mais surtout à toi-même, de réaliser dans ce train ta dépendance, que tu n'as pas vue s'installer. Tu te sens vulnérable. Et tu n'as pas l'impression qu'elle vive la même chose, de son côté. Mais en parler ce serait gâcher les retrouvailles et le début des vacances. Alors, tu te tais. C'est peut-être toi qui t'emballes un peu, aussi. Elle a le droit de vivre sa vie. Tu te

laisses bercer par le roulis du train. Bientôt, il y aura la mer à l'horizon. Tu oublies le reste.

*

Tu t'assieds sur le lit double, au milieu de l'appartement que vous avez loué pour une semaine. Vous êtes arrivées par la petite gare en chaux blanche qui garde l'entrée du village. On voyait la mer depuis la voie ferrée, c'est un endroit tellement proche du cliché et pourtant c'est vrai. Ça l'a fait hurler Léna, *MAIS ON VOIT LA MER PUTAIN!!!* Et tu as ri de sa joie. Vous avez monté les valises dans l'escalier, découvert l'appartement et le microbalcon, ça sent les embruns et vous pouvez entendre les bruits du village si vous gardez les fenêtres ouvertes.

Tu observes autour de toi, en pensant à ce qui vous attend : les après-midi à la plage, le shopping à Biarritz, les cafés sur la grande place de Saint-Jean, et puis les surfeurs partout. Léna est dans la douche, tu l'entends qui murmure des paroles de chansons, ça te fait marrer, et pour la première fois depuis des mois tu te mets à respirer, vraiment. Quand elle sort de la salle de bain, elle a un short et une grande chemise blanche, relevé ses cheveux en chignon, mis des lentilles. Elle est belle. *Allez on bouge ou quoi?* Même pas le temps de dire oui ou non qu'elle te prend par la main, tu te lèves et tu la suis après avoir remis tes cheveux en place, un panier dans une main et tes lunettes de soleil dans l'autre, pas certaine de ce à quoi tu ressembles.

Vous allez au Bar basque, plus de place au Madrid ni au café d'à côté où s'agglutinent les surfeurs. *C'est pas comme ça qu'on va pécho, demain on y va plus tôt!* Tu lui demandes de parler moins fort, elle se met à rigoler. *Parce que tu crois qu'on est les seules dans ce cas-là? On va pas attendre le dernier jour pour se faire plaisir!* Elle te fixe, derrière ses lunettes de soleil, le sourire immense, les yeux qui brillent. Et le serveur arrive. Un

peu plus âgé que vous, assez beau, les cheveux châains un peu éclaircis par le sel, des tatouages sur les avant-bras. Classique. Il te fait penser à Vitto, un peu. Tu es sûre qu'elle l'a senti. Elle s'allume une clope, tu la regardes fumer. Il y a le soleil sur ta peau, tu penses à la baignade que vous avez prévue juste après. Tu souris. Vous n'avez pas besoin de vous parler, elle a compris, tu vois dans ses yeux qu'elle pense exactement comme toi. Enfin les vacances, enfin la liberté. Le serveur revient avec les deux allongés, elle te regarde, *laisse-moi faire et observe*. Il pose les cafés sur la table, l'addition à côté dans un petit cercle de plastique noir. Et là. *Est-ce qu'on peut avoir des verres d'eau s'il te plaît ? Et ton nom aussi par la même occasion ?* Il rougit. Il part. Vous éclatez de rire, ça t'impressionne qu'elle soit aussi à l'aise, son insolence. Mais il y a autre chose aussi, derrière. Comme si elle voulait te montrer qu'elle y arrive mieux que toi. Comme si elle voulait prendre ta place.

Pour accéder à l'océan, il faut descendre un escalier de béton, les hortensias poussent de chaque côté. Vous allez à l'eau, rapidement, ressortez trempées et hilares, vous faites semblant de ne pas observer ce qui a changé chez l'autre, de ne pas remarquer que vos corps se sont arrondis, affirmés, dessinés. Vous basculez vers l'âge adulte, avec tout ce que ça comporte de désir et de hontes mêlées. Le reste de l'après-midi, vous séchez, au soleil.

Vous rentrez par le même escalier, pendant que le soir descend sur le village, toutes empêtrées de sel, de sable et de crème solaire, vous passez devant les bars qui réouvrent, les groupes de gens apprêtés qui ont quitté la plage plus tôt pour avoir le temps de se préparer. *Ils sont cons*, dit Léna. *La plage après 19 heures, c'est le meilleur moment de la journée*. C'est vrai que ça détonne, les deux univers qui se côtoient, qui font semblant de ne pas se voir. Les trentenaires et le paraître, les

adolescents et l'ivresse, et les parents lambda, au milieu, qui tentent de calculer combien d'heures il leur faudra avant de pouvoir prétendre eux aussi à prendre un verre sur une terrasse du port. C'est un drôle de mélange. Vous êtes du côté de la liberté. Des choix. Des repas à 2 heures du matin si ça vous amuse, des grasses-mâtinées jusqu'à 14 heures. Vous avez le loisir de tout décider, de tout remettre en cause. Juste pour l'été.

C'est le feu ici, te crie Léna en même temps qu'elle essore ses cheveux en sortant de la douche. Vous sortez ce soir, un resto toutes les deux pour fêter l'arrivée. Elle a mis un pantalon blanc, un haut noir dos nu, elle ressemble à une Spice Girl si on fait abstraction des Birks. Et ça la change, on ne la reconnaît pas. Avec ses cheveux qui ont blondi depuis la plage, et tes paillettes qu'elle s'applique au ras des cils. Elle ne se maquille jamais d'habitude, décidément tu la sens différente aujourd'hui. Plus enjouée, plus libre. Tu sors la moitié de ta valise pour tenter de trouver une tenue qui révélerait votre duo aux yeux des autres. Tu veux avoir l'air belle, toi aussi. Finalement, tu choisis une robe noire, à pois blancs. Portefeuille. Et tes créoles, comme d'habitude. Le doré avec la peau pleine de soleil, tu trouves ça beau, et pas que sur les autres. *Oh là là, mais quelles stars!!!* Léna s'est postée à côté de toi, face au miroir, elle a son air des grands soirs et toute son énergie est contenue dans cette phrase. C'est contagieux, parce que tu te mets à rigoler sans pouvoir t'arrêter. Ce soir, le monde est à vos pieds. Et ce n'est pas tant le regard des autres qui compte que l'attitude que vous décidez d'adopter ensemble, ce mélange d'affirmations et de séduction, des regards qui veulent dire que vous n'avez peur de rien ni de personne et des rires qui ont le pouvoir de tout renverser.

Vous êtes jolies à regarder. On voit dans vos yeux la liesse de l'été qui vient de débiter et l'envie d'absolu qui vous a manqué toute l'année.

La terrasse du restaurant surplombe la mer. Ça sent le poisson grillé partout autour de vous. Ça pourrait être la Grèce, ou l'Italie. L'Espagne surtout, juste à côté. Vous n'avez pas décidé si vous irez à San Sebastian manger des tapas, prendre le bateau depuis Bayonne et vous laisser porter. Pour l'instant, demain il y a la braderie à Saint-Jean et le feu d'artifice du 14 juillet. Alors, vous trinquez. Aux vacances, au Pays basque. L'une en face de l'autre, avec vos peaux dorées par la baignade, les cheveux encore humides, les yeux pailletés. Ça pourrait être la couverture d'un magazine.

*

L'après-midi du quatrième jour, vous êtes toutes les deux installées à la petite plage du port. Il va être 14 heures. On entend les bruits des couverts et des grandes tablées dans un murmure au loin, les gens sortent de leurs voitures pour pénétrer dans les bars à tapas. Il n'y a que vous pour rester en plein soleil, au zénith. Vous êtes arrivées vers midi, tu t'es baignée et Léna est restée à tremper ses pieds aux bords de l'eau, assise sur un des murets du port en te regardant nager. Elle s'emmerde quand l'eau est trop calme. Hier, vous êtes allées prendre les vagues sur la Côte des Basques au milieu des surfeurs, ensemble vous avez plongé, dessus, dessous, comme les premières fois dans les Landes. C'est ce que préfère Léna, tu le sais. Elle n'est pas à l'aise comme toi quand elle n'a pas sa combinaison contrairement à ce qu'elle t'a fait croire l'été dernier.

Pourtant elle est belle, Léna, avec ses cheveux blonds qui flottent dans l'air et ses yeux verts. On la devine bien foutue

derrière ses grands pulls informes, cet été elle met des robes pour la première fois et c'est joli, ça lui va bien. Ça t'étonne toujours qu'elle puisse complexer. Elle a une beauté singulière, un peu en dehors des standards contemporains. Tu lui dis souvent que si elle le voulait, elle aurait le monde à ses pieds.

*

Tu as senti son regard sur toi quand tu es sortie de l'eau, les cheveux dégoulinants de sel, le cœur qui pulsait dans ta poitrine après l'effort de la nage. Ça t'a gênée et émue en même temps. Tu t'es demandé ce qu'il lui prenait, sans que ça soit désagréable. Tu t'es sentie exister, comme dans un film, le plan séquence de la jeune femme qui revient de sa baignade avec grâce et que tout le monde regarde. Tu sais que tu ne ressemblais pas à ça, que tu émeus plus par ta maladresse que par ta beauté. Mais avec elle c'est différent. Léna te porte un amour un peu décalé, c'est un regard doux, bienveillant, amusé aussi. Ce mélange d'admiration et de trouble, duquel vous n'avez jamais vraiment parlé. Tu fais exactement pareil de ton côté.

Maintenant vous êtes là, étendues sur la plage. Vous avez sorti vos livres, leurs pages volettent sur vos serviettes. Pendant quatre jours vous avez épuisé tous les sujets de conversation possible, les mecs, les parents, la séparation l'année prochaine. Vous avez compté les stations de métro, vous pourrez vous retrouver pour le déjeuner, une heure ou deux, de temps en temps. Vous n'êtes pas beaucoup revenues sur cette année intense, sur ta dépression ou l'éclosion de Léna. Non, ce que vous avez gardé des mois qui viennent de s'écouler, c'est votre duo. Et les souvenirs qui lui sont liés. Vous avez été été l'une pour l'autre, un miroir, un double,

un roc à qui s'accrocher. Cette chose-là n'existera plus à la rentrée. Tu as fini par demander pourquoi Léna t'a ignorée à la fin du mois de juin et elle s'est excusée, avec, comme toujours, cet immense sourire en travers de son visage, une moue irrésistible. Elle a dit *désolée* en faisant traîner sa voix, *pardon pardon, je me suis pas rendu compte, je suis trop nulle*. Elle t'a payé une glace, et tu as espéré que c'en était fini des frustrations et des non-dits.

D'ici une heure ou deux, la plage reprendra vie, vous observerez les enfants autour de vous, les surfeurs qui déchargeront leurs planches sur le parking à côté du port et les filles de quinze ans qui les regarderont en gloussant, comme vous l'avez fait aussi, adolescentes, en vous pensant discrètes. Tu regardes Léna à travers les verres fumés de ses lunettes de soleil profitant de ses yeux fermés, tu détailles sa peau, ses taches de rousseur et le vernis rouge qui s'écaille sur ses ongles. Tu souris en pensant à vos retrouvailles, à cette amitié construite sur des fondations poreuses et qui pourtant résiste à tout.

*

Léna se relève d'un coup et tu penses qu'elle a senti ton regard sur elle, qu'elle est gênée, qu'elle fait diversion. Un peu comme toi tout à l'heure quand tu es sortie de l'eau. Tu as cette mauvaise habitude de fixer les gens quand quelque chose chez eux t'intéresse. Une intonation de voix, un vêtement. Depuis petite tu fais ça. Ce n'est pas ça le problème. Tu n'as pas le temps de comprendre la raison de son mouvement que déjà elle se met à parler : *Je prends le train demain matin, j'ai oublié de te dire*.

Elle dit cette phrase en sortant son tube de crème solaire de son sac parce que *ça tape fort putain*, elle te la jette à la figure, comme si de rien n'était, sur le même ton qu'elle a employé hier pour te dire qu'elle avait acheté des pâtes à l'épicerie du

haut du village. Tu ne comprends pas. Tu te mets à calculer, demain matin, dans moins de vingt heures, demain matin, soit quatre jours avant la date de vos billets de retour. Ça ne rentre pas dans ta tête, tu recalculés en boucle en la regardant étaler sa crème solaire et d'un coup c'est là.

Tu réalises. Lentement. Elle s'en va. Elle part. Elle a décidé sans t'en parler de raccourcir vos vacances. Tu dis *les billets de retour sont dans cinq jours*, tu paniques, tu répètes, tu la regardes. Face à la mer, elle s'est allumée une clope et elle se tait, elle fume, dans une insolence sourde, elle attend que l'information soit bien arrivée jusqu'à toi. *Je sais*.

Ta colère monte en une seconde. Tout disparaît. Tu voudrais la gifler.

Léna écrase sa cigarette dans le sable et range le mégot dans son paquet. En silence. Elle sait qu'elle a merdé en ayant attendu le dernier moment pour t'en parler, ne sachant pas comment aborder le sujet. Comme d'habitude elle s'est laissée emporter par son enthousiasme et son envie de dire oui à tout le monde et partout. Elle n'a pas su choisir, elle a eu honte, elle a voulu te le dire plusieurs fois, à la gare, dans le train, et chaque jour depuis votre arrivée ici. Elle s'est retenue, par peur de te blesser, par certitude de ce qui allait advenir, connaissant le mal qu'elle occasionne chez les autres avec ses choix qu'elle n'arrive pas à maîtriser. Tu n'es pas la première qu'elle heurte. Elle n'arrive pas à s'en empêcher.

Elle commence à parler, elle dit *j'ai hésité, mais je m'étais engagée avec mon autre groupe aussi*, elle dit qu'ils lui manquent et qu'elle a l'habitude d'être avec eux à cette période-là. Alors voilà, elle a pensé qu'elle pourrait faire moitié-moitié, elle part demain parce qu'elle doit retraverser la France en sens inverse pour se rendre en Bretagne et elle s'est dit que ça ne te déran-

gerait pas, que tu trouverais à s'occuper, que tu comprendrais. Elle rigole un peu, entre chaque phrase. Comme si ça n'allait pas aggraver son cas, qu'elle se mette à se marrer, en plus. Comme si elle n'était pas en train d'ouvrir ton cœur en deux. Elle répète: *Tu sais je les ai pas beaucoup vus cette année alors que nous on était ensemble vingt-quatre heures sur vingt-quatre.* Elle dit: *Je suis sûre que tu peux comprendre c'est pas si étonnant non plus.*

Pour elle, c'est une histoire de planning. Pour toi, c'est une trahison. Ça t'arrange de le croire. Toi aussi, tu as ignoré les signaux qu'elle brandissait, tu as rêvé de ce moment toutes les deux et tu ne lui as plus laissé aucune échappatoire possible. Tu sens les larmes qui montent. Tu bous. Tu te trouves ridicule. Puis Léna te regarde et elle prononce cette phrase qui finit de t'achever: *Eux non plus tu sais, je leur ai pas dit que je partais avec toi avant, j'ai menti, je voulais pas qu'ils sachent.*

La claque part d'un coup.

Tu n'arrives plus à te retenir. Elle pousse un cri étouffé quand ta main arrive sur sa joue. Un cri de surprise. *T'es folle ou quoi? Ça va pas? Calme-toi c'est pas un drame.*

Et tu exploses.

C'est trop. Tu t'es contenue jusque-là, mais tu n'arrives plus à maîtriser ta peine, alors tu demandes si elle se fout de ta gueule, si elle peut répéter. Tu te mets à parler, en boucle, de vos projets, de ce voyage préparé depuis le mois de février, tu dis *tu comptais me prévenir quand que j'allais devoir payer l'appart toute seule*, tu dis *c'est dégueulasse*, tu lui répètes qu'elle n'avait qu'à s'organiser, que personne ne fait ça, que même ses potes de l'autre côté ça ne se fait pas de les prendre pour des cons. Elle reste calme, et tu voudrais lui faire bouffer son paquet de clopes.

Elle te préfère les autres. Et elle assume. À tel point qu'elle n'a pas jugé bon de leur parler de toi. Au-delà de la peine, ça provoque chez toi une confusion énorme.

Tu te lèves. Tu pars arpenter la plage. Elle te suit. Tu te retiens de te retourner pour lui en remettre une. Tu lui demandes de te foutre la paix. Elle dit *comme tu voudras*, qu'elle t'attend sur la serviette. En marchant dans le sable, tu réalises qu'elle n'a pas voulu apparaître sur les photos depuis le début des vacances ou pendant l'année. Ni sur les réseaux sociaux ni sur l'appareil argentique jetable que tu as acheté pour l'été comme quand vous étiez petite. Aux yeux d'Instagram et de toutes vos connaissances, on pourrait croire que tu es partie seule. Elle n'a rien posté qui fasse écho de votre séjour. Elle s'est tue en attendant l'orage. Vous n'existez même pas ensemble, sur un écran.

Tu as honte de t'être autant attachée à elle. Et tu voudrais pouvoir lui faire du mal, gratuitement, lui faire ravalier son orgueil, la forcer à redescendre à ton niveau. La confronter à sa lâcheté.

*

Je vais te faciliter la tâche.

C'est la seule chose que tu es capable de prononcer avant de commencer à ranger tes affaires dans ton sac. *Comment ça tu vas me faciliter la tâche? Ça veut dire quoi? Oh je te parle!* Léna s'énerve. Elle se met devant toi. Elle ricane. Tu ne réponds pas. Tu ne cries plus. Tu te fermes à elle.

Tu avances, méthodiquement. Remettre ton short, enfiler ton tee-shirt, secouer ta serviette, la plier, fermer la trousse de ta crème solaire, relever tes cheveux, mettre ton sac sur ton épaule, te mettre à marcher. Mordre l'intérieur de tes joues pour contenir ta colère. Tu remontes le port et la rue princi-

pale, tu entends Léna qui te court après, sa serviette à la main, ses Birks à peine enfilées, en maillot de bain. Léna qui dit *Jade revient*, qui t'interpelle, qui crie. Mais tu continues d'avancer. Il est 15 heures maintenant et les gens affluent dans les rues du village, ils vous regardent, ils cherchent des yeux à qui Léna s'adresse, et tu sens la honte qui t'envahit. Tu montes quatre à quatre les marches qui mènent jusqu'à l'appartement, ta gueule dans un sale état. Tu laisses la porte ouverte, tu t'en fous, ça ne compte plus.

Tu ramasses tes affaires. Il y en a partout. Les pots de paillettes et les rouges à lèvres ouverts sur la table basse, les maillots qui sèchent, les robes à fleurs et les shorts en jean mouillés de sel. Léna s'agite derrière, ce n'est plus de la colère dans sa voix, mais une forme de plainte, *écoute-moi s'il te plaît, deux minutes*. Tu ne réponds pas. Tu fourres tout dans ta valise, en vrac, on verra à l'arrivée. Tu agis mécaniquement, vite, sans réfléchir. Il est trop tard pour te raisonner.

Léna s'est assise en face de toi sur le canapé, elle te fixe, à son tour. Tu vois l'émotion dans ses yeux, ça t'arrache le cœur, mais tu tiens. Tu viens de réaliser pour son silence à Paris en juin, la façon dont elle t'a zappée, tes messages restés sans réponse. Léna prévoyait son voyage avec ses potes, elle faisait semblant de rien. Tu sors ton téléphone, consultes les billets de train, échangeables ou remboursables, le prochain pour Paris est à seize heures, dans trente minutes. Tu l'achètes.

Ça te calme, cette perspective d'échappatoire, et pendant que tu pianotes sur ton téléphone, tu dis: *C'est dégueulasse putain. Je mérite ça tu penses?* Tu attends qu'elle parle, tu dis *Léna explique-moi*, tu cèdes un peu, tu sens tes larmes qui remontent, et elle se tait. Elle tremble. Tu le vois, qu'elle s'en veut, qu'elle est la première à souffrir de la situation, tu vou-

drais la secouer, lui dire *vas-y je t'attends essaies d'arranger les choses*. Mais elle ne bouge pas. Elle ne te retient pas.

Sur le quai, tu explotes en larmes, tu penses à elle restée toute seule là-haut, à ta peine, à ces heures incroyables qui viennent de s'écouler. Dans le train du retour, consultant l'écran de ton téléphone toutes les dix secondes tu attends un message qui ne vient pas.

*

Et juste comme ça, ce jour-là, c'est votre première rupture. Pendant un an, vous vous êtes appliquées, chacune, à masquer les aspects troubles de vos personnalités, à faire les grandes gueules, à jouer aux amies parfaites. Et toutes les deux, petit à petit, vous êtes arrivées à la limite de ce lien infini que vous avez construit ensemble, entassant sans vous en rendre compte vos traumatismes sur le dos de l'autre, déposant les moindres parcelles de ce qui vous constitue sur ses épaules bancales, l'envahissant malgré vous de toute la merde que vous contenez fermée à l'intérieur. Vous avez fait semblant, juste ce qu'il fallait pour impressionner. Et ça casse, maintenant, dans cet affrontement trouble, à l'image de votre lien. Car cette fusion de vos esprits, vous l'avez entreprise sans voir le danger advenir, sans comprendre que vous n'êtes et ne serez jamais que deux corps côte à côte, sans entendre qu'à force de vouloir ne faire qu'une vous finirez par disparaître, individuellement, chacune en même temps, mais seules. Toujours, seules.

En arrivant à Montparnasse ce soir-là par le train de 21 heures, complètement abasourdie par la scène qui a eu lieu, tu te mets à disparaître. Dans la rue, en sortant du métro, quand tu regardes en boucle ton téléphone sans nouvelles de Léna, au point de manquer ta rue et de revenir sur tes pas en traînant ta valise trop lourde derrière toi. Puis quelques jours plus tard, quand tu commences à t'effondrer de fatigue partout où tu vas, quand ton cœur se serre à la vue d'un livre ou d'un groupe d'amies dans la rue. Tu n'es plus toi-même, cet été-là.

Ça dérape. Tout s'accumule d'un coup, comme si tu vivais à rebours dans ton corps les événements des six derniers mois. Léna, et le départ de la prépa, par la grande porte, après quatre mois à te battre contre toi-même. Partir, la tête haute, en ayant terminé l'année, pour donner tort aux injonctions à la con. Le départ arraché, que tu ne digères pas. Pourtant, tu es restée jusqu'au bout, solide dans ta détermination à t'abîmer.

Tout se met à craquer. Toi déjà. Toi, tu disjonctes en silence, sur la plage, à vélo dans les forêts de ton enfance, dans le canapé de tes grands-parents, tu laisses ton corps oublier, tu t'abandonnes à un état second, là, mais plus vraiment, ne répondant pas toujours aux questions des autres, ou alors, avec une agressivité soudaine, quelque chose qui

pallie à ta lassitude grandissante. Le gris voile tout dans tes yeux. Cet été-là, tu t'appliques à disparaître, tranquillement. À rire en surface, à laisser le vide prendre possession de toi. Le vide, et son angoisse. Sur la plage jaune de quand tu étais petite, tu te laisses porter par l'eau. Tu pourrais te noyer, ça t'est égal.

Tu disjonctes sans rien dire, sans un mot, sans un geste. Après son craquage à elle. Sa décision de te lâcher, comme ça. Son incompréhension, ta colère, sa fuite en avant. Ce n'est pas la première fois que Léna fait des choses illogiques, mais ce qui est arrivé là, c'était comme te prendre une décharge électrique en pleine gueule, te manger un mur. Elle ne s'est pas excusée, elle a disparu, elle aussi. Silence radio. Pendant deux mois.

Dans le Paris vide de l'été encore endormi par la chaleur, à ton retour, tu marches. Pendant des heures. Comme s'il fallait que tu te mettes à ressentir de manière physique la fatigue et la tristesse que tu accumules depuis des mois, comme si seul l'épuisement de tes muscles allait t'amener à admettre l'abîme dans lequel tu t'es plongée. Tu marches, sur les grandes artères, comme dans les films de la Nouvelle Vague qu'elle t'a appris à connaître, tu marches pour rejoindre les parcs, les cinémas, les cafés, tu marches partout à la recherche de Léna et de ton identité d'avant. Avant elle. Avant la prépa. Avant que tout n'explose. Tu te drapes dans ta solitude, tu la laisses prendre possession de toi-même.

Bien sûr, elle finit par réapparaître, quelques jours avant la rentrée. Elle s'excuse, elle dit que tu lui manques comme personne jamais, auparavant. Et comme une imbécile, il ne te faut que quelques jours pour retomber dedans, complètement. Comme si ça t'attirait qu'on se foute de ta gueule. Comme si avec elle c'était différent.

Vous réussissez tant bien que mal à repartir sur des bases bancales, mais sincères, à l'intérieur, tu t'es promis que c'était la dernière fois. Tout change, à partir de là. Vos rythmes, vos vies. Toi à la fac, elle restée là-bas. Deux mondes. Elle manque de temps. Tu mets ça sur le compte de la khâgne, des examens, ça ne te dérange pas de toujours faire le trajet pour venir la voir. Il y a même une forme de nostalgie à l'attendre devant la grille, délivrée de la pression insupportable de ces murs.

Vous passez de l'omniprésence de l'autre à son absence quasi permanente. C'est le manque physique qui te marque le plus. Qui t'obsède. Comme si tu avais perdu ton ombre. Plusieurs fois, à la fac, tu te tournes vers ta gauche pendant un cours, comme tu le faisais l'année précédente, interceptant son sourire ou ses sourcils levés, manière de continuer sans avoir à vous parler la conversation permanente qui vous habitait alors. Elle n'est plus là pour te répondre.

Vous commencez vos adolescences avec les attentats de 2015, elles se terminent au milieu d'une pandémie mondiale que personne n'avait prévue, au cœur de cette deuxième année d'études supérieures. Si vous savez, depuis trop jeunes, que tout finira mal, que la planète cramera, vous n'avez pas vu venir le monde qui se dessine devant vous à grand renfort de masques chirurgicaux. Avoir vingt ans en 2020, on est loin des *Illusions perdues* de Lucien de Rubempré que tu étudies en cours. La génération Charlie c'est vous. Tant mieux, tant pis. Vous naviguez à vue pendant plusieurs mois, empêtrées dans les confinements, les couvre-feux et les partiels, vous faites comme si rien ne s'étiolait entre vous. Des appels, des messages, et puis d'un coup plus rien. Léna se remet à disparaître. Tu l'imites, pour te venger. Et *bis repetita*. Ça devient usant, pour les autres autour, d'entendre vos

plaintes, les mêmes d'une semaine sur l'autre, des reproches identiques de chaque côté. *Elle ne m'a pas écrit, elle ne me répond plus.* Vous rejouez les mêmes scènes en permanence et êtes incapables de vous en apercevoir, engluées que vous êtes dans vos histoires d'égos. Vous vous fermez au monde, petit à petit, à grands coups de chantage affectif et de crise de larmes par téléphones interposés. C'est à croire que s'écharper vous maintient en vie.

Mais ça se tasse, comme toujours. Ça se tasse au terme de cette année scolaire douloureuse, avec la fin des cours, la diminution progressive des couvre-feux, la réouverture des cinémas et des bars, ça se tasse aussi avec votre jeunesse qui revient sur la table, celle-là même qu'on vous a empêchées de vivre pendant un an, deux si l'on compte l'hypokhâgne. Alors vous mettez vos problèmes sur le dos de la pandémie, profitez de votre liberté retrouvée, épluchez ensemble vos projets pour la rentrée de septembre, c'est une effervescence joyeuse dont tout le pays profite, mais qui vous semble être la vôtre seulement. Et pendant cette période un rien suffit à vous faire sourire. Vous prenez des petits-déjeuners dans les cafés autour de la Seine, Léna attend les résultats de ses concours, vous vous perdez dans le Marais et ses friperies, achetez des falafels que vous avalez sur les coins de trottoirs sales. Comme des vacances anticipées.

Là, tu penses que vous avez dépassé le plus dur, que vous serez amies pour toujours, que c'est écrit. Pas comme une illusion d'enfant, mais comme un projet de vie. Vous vous sentez adultes, pour la première fois peut-être de toute votre histoire. Adultes, et autorisées à l'être, comme si la maladie collective et les grands traumatismes avaient servi de portail d'entrée, d'épreuves. Comme si vous étiez passées de l'autre côté.

Pourtant, un jour de mai où il pleut des cordes, vous deux serrées sous le parapluie, Léna formule cette phrase : *Tu prends trop de place, je suis en train de construire une histoire d'amour.*

Et ça tape, d'un coup. Comme une gifle derrière la nuque, tu n'es plus capable de faire autre chose que de serrer ton parapluie le plus fort possible contre toi, le manche en acier qui te rentre dans la chair, ton regard fixé sur les gouttes d'eau qui s'écrasent au sol. Comme un an auparavant sur la plage du port, elle te renvoie à ta solitude. Parce qu'à cet instant, et depuis le début de ta vie, tu ne sais pas où est ton désir.

Jusque-là, tu as embrassé des garçons par dépit, en te forçant. Tu n'as pas osé dire non. Tu te sentais flattée quand l'un d'entre eux s'intéressait à toi, même si vous n'aviez rien en commun, même si tu sentais dans ta poitrine l'angoisse monter à l'idée de ses mains sur toi. Des baisers informels, des débuts de couples, et puis très vite le dégoût, les ruptures, la fuite. Tu n'es pas sûre de savoir vraiment ce que ça veut dire, le plaisir, la séduction, l'envie. Apprivoiser son corps, comprendre la chaleur à l'évocation d'un nom, les joues qui rosissent, le pouls qui s'accélère, tu ne l'as pas vécu. Tu es restée à attendre qu'on fasse le premier pas, tu t'es demandé aussi, souvent, si ce n'était pas les filles finalement, reléguant l'idée dans un coin de ta tête comme on chasse une mouche d'un revers de la main.

Autour, tu vois les autres se mettre en couple, coucher ensemble, vivre des premières fois. Tu restes spectatrice. Au café, quand le sujet est abordé, tu fais semblant, ou tu te tais. L'été après la terminale, il y a eu Vitto et son regard sur toi mais Léna s'en est mêlée et tout a disparu.

En rentrant en prépa, tu laisses le sujet sous le tapis. Quand on te demande où en sont tes amours, tu dis que tu as trop de travail. Tu meubles le vide. Tu voudrais cacher ton corps, l'en-

fermer, le tordre pour qu'il ressemble un peu plus à l'idée de tes rêves. Tu regardes les vergetures qui rayent tes hanches, tes seins, ton ventre. Tu cherches le regard des autres, tu attends de leur part une validation que tu es incapable de t'accorder à toi-même. Tu passes des soirées entières à écouter tes amies parler de sexe, dire *j'ai couché avec lui, c'était pas top*, et toi à côté, gauche, un peu désarçonnée de ces annonces banales, de la facilité affichée de ces renouveaux constants quand tu peines si fort à te penser comme un sujet aimable, sexué, doté des mêmes charmes qu'elles.

Elle sait, évidemment, Léna. La honte que tu portes en toi. Elle la connaît bien. En vous rencontrant le premier été vous avez fait semblant de rien, mais après. Après, en prépa, il y a eu des journées entières à ne parler que de ça. À confronter vos doutes. Sa peur de l'engagement et du couple, ta sensation d'être anormale. Vous avez mis les cartes sur la table, très vite, comme un gage de reconnaissance. Elle est l'une des seules avec qui tu n'as pas fait semblant. Tu l'as écoutée te parler de ses premières expériences sexuelles, de son dégoût d'elle-même. Vous avez raconté vos premiers bisous ratés, mis en commun vos interrogations, vos complexes et vos peurs de rester vieilles filles pour l'éternité. Cette année-là, pendant que toute la société criait *moi aussi*, les belles, les vieilles, les actrices et les étudiantes, vous cherchiez à comprendre où était votre désir. Et puis ça a changé, pour elle, tandis que tu restais incapable de comprendre qui tu étais ou ce qui te faisait envie.

Elle te parle, et c'est comme si tu avais disparu. Ton corps se dissocie de toi-même, tu n'es plus capable de bouger, ni de partir, ni de hocher la tête. Tu ne sens plus la pluie qui s'insinue dans chacun des interstices de tes vêtements. La

simple phrase qu'elle vient de prononcer te ramène à cette réalité que tu ne peux pas changer : personne ne veut de toi. C'est différent, de le savoir, et de l'énoncer. Elle dit qu'elle est en train de vivre une histoire d'amour, et votre similitude s'arrête puisque tu ne peux pas en faire autant. Tu n'as jamais pu, d'ailleurs.

Il te faut plusieurs minutes pour revenir à toi. Tu tombes de trop haut. Ça fait déjà un moment que ça va mal entre vous. Ce n'est pas la faute de la pandémie ni celle de la fac, cette fois vous êtes confrontées à une chose beaucoup plus dangereuse et incontrôlable : l'envie. Tu te compares, tu voudrais te fondre à l'intérieur de son identité. Toutes ces années à lutter contre toi-même pour ne pas t'abîmer davantage s'effacent. Ça n'en finit pas. Il y a quelque chose d'absolu dans ta capacité à accepter que les autres te fassent du mal, tu ne t'autorises pas à penser que tu existes en dehors d'elle. On dirait que tu as besoin d'en passer par là.

Bien sûr qu'elle te délaisse, parce qu'elle a autre chose à vivre. Un inconnu, une tentation, une ouverture sur quelque chose de différent. Bien sûr qu'elle cherche à se construire seule, en dehors de toi et de ce que vous êtes ensemble. C'est là que se trouve la limite. Vous n'êtes plus interchangeable. Il y a cet aspect tangible chez elle, qui l'a séduit lui, ce garçon dont elle te parle en même temps qu'elle tient le parapluie au-dessus de ta tête. Il ne veut pas de vous, c'est Léna, seule, qui l'intéresse. Votre duo n'existe plus. Face à vos désirs, vous redevenez chacune uniques, des jeunes femmes au seuil de leurs vies, et il n'est plus possible alors de vous confondre, de vous envisager comme un tout. Tu lui en veux, à elle, de redevenir singulière. En filigrane, tu comprends qu'une cassure est en train de s'opérer, doucement. Tu es en train de la perdre.

*

Ce jour-là, ça recommence à craquer. Et dans les semaines suivantes, petit à petit, tu ne la supportes plus. Ses retards s'aggravent avec ce nouvel élément dans sa vie, d'ailleurs, tu refuses de le rencontrer, tu inventes, comme elle, des excuses abracadabrantes quand elle te propose de les rejoindre pour un verre. Tu sens que tu l'énerves aussi, à vouloir tout contrôler, à t'acharner sur les horaires, à revendiquer du temps ensemble qu'elle n'a pas envie de t'accorder. Vous prenez trop de place, l'une dans la vie de l'autre, vous essayez de vous tordre pour rentrer dans des exigences qui s'opposent de plus en plus. Votre relation devient un ramassis de comptes d'apothicaire, vous devenez ridicules, emportées par vos mensonges. Aucune de vous deux ne veut admettre que vous allez dans le mur.

Tu as peur de la perdre. Tu cherches à comprendre. Tu lis des histoires sur des amitiés fusionnelles qui ressemblent à elle et toi pour tenter de voir où ça va. Tu es incapable de lui dire ce que tu ressens, parce que tout ce que tu vis existe sans être vraiment là. Parce que tu ne veux pas lui parler de ton désir pour elle, corrélé à ton manque de confiance en toi. Tu tentes doucement de te déprendre d'elle, pour que ça fasse moins mal. Tu sens bien qu'à ce régime-là vous ne tiendrez pas, ce n'est déjà plus viable, de ton côté. Alors, tu t'abreuves de ces histoires, pour tenter de trouver une solution, un entre-deux acceptable, ralentir la chute, sauver ce vous qui prend l'eau de partout. Mais tu te rends vite compte que tu écopes le Titanic. Que l'iceberg est déjà là.

Et puis un soir ça ne suffit plus. Tu la retrouves dans le café collé au lycée que vous fréquentiez adolescentes, au cœur de ce quartier où vous n'avez jamais été amies. Elle t'a fait attendre, pendant une heure, après ta journée de travail. Tu

sens bien qu'elle s'en fout. Tu ne sais pas qu'elle était tétanisée avant de venir au rendez-vous. Parce que ce qu'elle te montre, à l'instant τ , c'est le bonheur tout neuf dans lequel elle trempe et une impossibilité de s'excuser pour son retard. Elle dit qu'elle va *prendre de la distance avec les gens d'avant*, maintenant qu'elle a été admise à l'ENS, que *les petites histoires de gamines*, ça ne l'intéresse plus. Elle devient méchante plutôt que de t'avouer qu'elle patauge depuis des mois, qu'elle a des doutes énormes sur sa capacité à réussir l'année à venir et qu'elle a besoin de toi.

Et quand tu commences à parler, quand tu émetts le premier doute quant à votre relation, elle se met à te descendre, méthodiquement, à grands coups de fous rires et de remarques agressives. Alors, tu décides que c'est trop lourd à porter pour toi. Tu la vois qui t'échappe, cachée derrière son cynisme et ses grandes phrases qui t'ont émerveillée longtemps. Tu la connais assez pour savoir qu'elle va te blesser, consciemment. Tu ne veux pas être celle qui perd le contrôle. Et malgré ta peine immense, tu sais qu'il faut qu'elle l'entende là. Qu'après tu n'en seras plus capable, parce qu'il sera trop tard et que vous repartirez une nouvelle fois dans ce cercle que vous n'arrivez pas à rompre.

Lève-toi. Pars. Ça suffit maintenant.

Ça fait une demi-heure qu'elle te rit à la gueule, presque deux ans qu'elle joue à te pousser hors de toi. Montre-lui putain. Arrête de t'énerver. Tu vois bien qu'elle n'en a rien à foutre. Avec son sourire en coin et ses airs de princesse. Lève-toi. Tu mérites mieux. T'as été assez patiente. Elle t'écoute pas. Elle s'en fout. Allez. Arrête d'espérer. Pourquoi ça t'étonne encore ? Pourquoi ça te touche ? Demain elle va recommencer exactement pareil. Dans une semaine tu lui réexpliqueras les mêmes choses. Arrête de lui laisser la place. Arrête de croire qu'elle va être là. Regarde comme elle te méprise. Elle n'a même pas honte d'elle. Elle s'en fout de te mettre des plans. T'es pas la priorité, c'est ça qu'elle dit là. Allez putain. Lève-toi. Pars. Balance-lui ta bière à la gueule, j'en sais rien, mais réveille-toi. Montre-lui. S'il te plaît. Barre-toi. Ça dure depuis trop longtemps, tout le monde te l'a dit. Faut être courageuse. Protège-toi. Arrête de ruminer. Agis. Mets-lui une claque dans la gueule, qui lui fasse aussi mal que toutes celles que t'as prises. T'es pas capable en fait ? Pourquoi tu restes là à te faire liquider sur place ? C'est elle qui est en tort merde. Arrête de hurler. Oui je sais tu t'en fous, mais les gens vous regardent. Arrête de te justifier. C'est pas à toi de le faire. Arrête, elle est en train de gagner. Lève-toi putain. Vas-y pars. La tête haute. Sors ta haine, défoule-toi. Lâche. Ça va péter. Tu sais très bien que ça va...

Tu hurles.

Ou plutôt. Tu te lèves, tu dis *on va s'arrêter là alors, si t'es pas capable de comprendre*. Tu retiens tes larmes. Tu laisses ta bière à moitié pleine sur la table. Tu pars payer. Tu essaies de sortir. Et Léna en face qui te dit *rassied-toi, on n'a pas fini arrête c'est ridicule, reviens*, Léna qui te donne des ordres comme dans un film. Tu accélères. Elle t'attrape par le bras. Tu arrêtes de réfléchir. Tu lui hurles de te lâcher. De te laisser tranquille, devant tous ces gens qui te regardent et dont tu n'as plus conscience. Tu penses juste à partir. Tu as envie de la frapper. Tu ne sais plus très bien ce qui se passe ensuite. Tu es incapable de te contenir.

C'est son rire qui te fait réaliser. Son rire pour compenser la surprise, la honte de te voir hors de toi. Tu la regardes rire, et tu lui hurles de te lâcher, encore. Tu ne veux plus vivre ça. Tu tires sur ton bras de toutes tes forces, ça te fait mal, tu pars. Tu lui dis de ne pas te suivre. Tu sors sans te retourner.

Tu cours, longtemps.

Quelques kilomètres plus loin, tu t'effondres. Incapable de parler, de respirer, incapable de calmer tes larmes et les secousses de ton corps. C'est là qu'elle commence à t'appeler, en boucle. Elle t'appelle, et elle t'envoie des messages. Son nom partout sur l'écran. Elle s'excuse d'abord, puis elle t'ordonne de revenir. Tu essaies de te calmer, le téléphone continue de sonner. Tu revois son sourire. Tu pourrais la tuer, si elle était en face de toi. Tu en serais capable. Juste pour faire taire ça. Elle t'appelle pendant une demi-heure, non-stop, pendant que tu reprends tes esprits avec Mia au téléphone. Tu décolles ton portable de ton oreille toutes les trois minutes pour rejeter son appel, essaies de rester calme, sens ta respiration qui s'emballe à nouveau, rappuies, paniques, te mets à pleurer, recommences.

Tu passes une heure assise sur ce muret, à te repasser la scène en boucle avec ta morve qui coule et ton cœur qui s'emballe. Tu passes une heure à alimenter ta colère, à la sentir grandir, retrouver une place à l'intérieur de toi. Tu comprends, en voyant les gens s'arrêter pour te demander si tu as besoin d'aide, que tu dois être dans un sale état. Que tu fais pitié. Au sens le plus littéral. Tu leur fais pitié, tout comme tu te fais honte, et qu'elle t'a fait mal. Tu n'en as plus rien à faire, d'être dans cet état-là. Ce qui importe, c'est cette impression de poids immense qui s'en va d'un coup. C'est d'avoir pu dire, pour une fois. De lui avoir montré, la douleur et la peine qu'elle provoque en toi. Et cette asymétrie de vos rapports. Pour la première fois depuis des mois, tu t'opposes à elle.

Finalement elle te rattrape après une heure passée à ruminer sur le muret en pierre, elle te rattrape par le bras, devant la bouche de métro, et tout repart. Les cris, les larmes, les explications sourdes des deux côtés. Il y a près du panneau République, quelqu'un que tu connais de vue, et tu espères qu'il ne se retournera pas pour ne pas avoir à affronter un regard qui te renverrait à votre médiocrité.

*

Il n'y a plus de métro quand tu la quittes, Paris s'est défait de son bruit, il ne reste que l'atmosphère lourde et poisseuse des premiers jours de canicule, les lueurs des lampadaires partout. Alors tu marches. Parce qu'il ne te reste plus que ça à faire, tu marches sur les boulevards et les faubourgs, tu remontes de Chemin vert jusqu'à Bastille, puis tout droit, sans t'arrêter. Tu marches dans ce Paris si souvent arpenté avec Léna, dans ces quartiers que tu connais par cœur, traverses les trottoirs, enjambes les débris des bouteilles de vodka, les paquets de clopes vides, les flyers abandonnés là, et ça pourrait être Berlin, Tokyo ou Montréal, ça pourrait être n'importe quel

autre endroit dans le monde que tu ne t'en rendrais pas compte. Parce que la ville t'accueille, encore une fois. Parce qu'il y a toujours un endroit où se rendre et que tu n'es pas obligée de t'arrêter pour admettre que ça y est, c'est terminé.

Tu es comme anesthésiée par les mots que vous vous êtes envoyés à la figure l'une de l'autre. Il fait chaud à en crever, ce soir-là, la chaleur d'un été que vous avez si longtemps attendu. Et toi, tu as froid. Tu voudrais juste qu'il se mette à pleuvoir, d'un coup, tu rêves d'un orage qui déchirerait le ciel et t'empêcherai de continuer à sentir les larmes qui tachent ton visage. Un orage qui t'aiderait à faire semblant de confondre tes larmes avec la pluie.

Parce qu'il est tard, et que demain déjà il faudra faire bonne figure au travail alors que ton monde vient de s'écrouler. Tu marches et c'est comme si l'océan entier avait transpercé ton corps, comme un immense tsunami invisible qui s'opère à l'intérieur de toi. Les digues cèdent et la fatigue reprend ses droits. Tu ne peux pas savoir que Léna rentre chez elle à peu près dans le même état que toi, lavée par ses larmes d'orgueil et de colère, dénuée de mots. Vous deux dans deux coins de la ville, au beau milieu de la nuit. Séparées. Une dernière fois.

Puisque vous ne serez pas adultes ensemble. Que plus rien ne vous tient, que le lien est rompu. Puisque c'est fini, et qu'il faut bien se rendre à l'évidence.

ÉPILOGUE

Tu sauras plus tard que vous êtes devenues adultes cette nuit-là, en rompant l'une avec l'autre, en arrêtant de vous complaire dans vos doutes. En vous remettant au centre de vos décisions. Malgré toute la douleur, la peine, malgré la honte et les non-dits.

Tu le découvriras un matin de printemps, aux alentours d'une autre place de Paris. Parce qu'elles surgiront là, au détour d'une rue, te dépasseront sur le trottoir, et continueront leur discussion. Deux adolescentes de seize ou dix-sept ans, deux clones. La même coiffure, la même veste, le même sac. Une brune, et une blonde. Et il y aura quelque chose dans leur attitude qui dira un peu tout de ces années-là : l'absolue liberté, la magie des petits riens, la sensation d'être invincibles, l'arrogance, la joie.

Tu t'arrêteras, tu les regarderas s'éloigner. Leurs corps qui te rappelleront quelque chose sur lequel tu n'arriveras pas à mettre la main. Tu sentiras ton cœur battre plus vite, ton regard s'accrocher à elles, pétrifiée, immobile, tu seras incapable d'arrêter de les observer.

Dans les semaines qui suivront, la scène se reproduira plusieurs fois. Tu croiseras, au détour des avenues et des stations de métro, des duos d'adolescentes lumineuses et bruyantes.

Tu ne cesseras pas d'être bouleversée par elles. Un jour, tu te demanderas si vous aussi, à leur âge, vous aviez cette insolence-là. Si ce qu'elles vivent ressemble à ce que vous avez traversé ensemble, cinq ans plus tôt.

C'est là que tu sauras. Que c'était à Léna que tu te raccrochais en les fixant du regard. À elle, à vos vingt ans et à ces amitiés qui n'existent que dans ces temps-là, exclusives, toxiques, magiques. Tu penseras qu'avec elle c'était pareil. Que vous vous êtes aimées autant que vous vous êtes trahies, comme on aime à vingt ans celles et ceux qui nous construisent.

Tu deviendras adulte ce jour-là, parce que la perspective de leurs vies sera trop lointaine pour te faire encore mal au cœur. Ça réveillera autre chose, une nostalgie, un sourire. Une libération.



Imprimé en France par CPI Firmin-Didot
à 27 650 Mesnil-sur-l'Estrée en août 2024
Numéro d'impression : 179140